Charles MORICE

L'ESPRIT BELGE

Préface de Camille LEMONNIER



BRUXELLES
Georges BALAT, Éditeur

14-1899

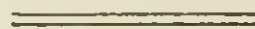
L'ESPRIT BELGE

DU MÊME AUTEUR :

La Littérature de tout a l'heure.
Paul Verlaine, l'Homme et l'Œuvre.
Du Sens religieux de la Poésie.
Chérubin, trois actes et un prologue, en prose.
Almanach de prose et de vers pour 1897.
L'Alliance Franco-Russe.

A PARAITRE :

Noa Noa (en collaboration avec Paul Gauguin).
Visions et Songeries des Flandres.
Au temps de Van Eyck.
Le Rêve de Vivre.



Charles MORICE

L'ESPRIT BELGE

Préface de Camille LEMONNIER



BRUXELLES
Georges BALAT, Éditeur

14-1899

Préface.

*« Promeneur d'un rêve de beauté », ainsi se définit, dans ce petit livre sur l'*ESPRIT BELGE, *M. Charles Morice. Et de peur qu'il y ait méprise, il précise : « Orienté de Paris ». Il l'est bien moins que de la cité de Beauté qu'il porte en soi. Cependant l'avertissement est précieux : il témoigne de la prudence et de la probité de ce grave esprit. On ne pouvait mieux faire entendre que la plus alerte clairvoyance quelquefois peut-être mise en défaut par une observation trop spéciale. La sienne s'inquiète d'abord et cette inquiétude n'est pas pour nous désobliger, puisqu'elle a pour raison la nouveauté de la psychologie et du décor. « Bruxelles, faubourg de Paris, quelle*

légende! » *Nous sommes loin de cette rumeur du boulevard où persistait l'allusion à je ne sais quelles contrefaçons. C'est que nous avons affaire cette fois à un poète de haute culture et non plus à un chroniqueur. M. Morice accepte de n'être un peu de temps qu'un étranger qui scrute et s'étonne. Quand il se sera repris, il ne se défendra ni de la sympathie ni de l'admiration. Il osera conclure pour la Belgique à de telles destinées qu'un Belge peut-être se fût refusé à les énoncer lui-même. C'est que dans ce pays millénaire il a vu se lever un* « *peuple jeune* ». *Forte et augurale parole bien faite pour donner la mesure de ce que ce peuple peut attendre de soi. Tout le livre est pénétré de cette foi et elle n'a rien de politique : elle s'appuie au cœur même de la race et ignore ce qui peut la diviser. Elle affirme d'autant mieux sa marche générale vers l'accomplissement de l'Idée. C'est la foi réfléchie d'un homme qui sait régir ses impulsions; elle est fière, elle ne condescend pas à la louange courtisane; elle cherche visiblement à hausser la tiédeur de la mienne. Comment*

ne croirai-je pas les puissances de persuasion qu'elle communique? Je demeure reconnaissant à M. Morice de n'y avoir pas cédé sans débat.

Ce promeneur aux yeux clairs prend contact à travers des scrupules; il n'a pour commencer que les perceptions mobiles et extérieures d'un passant. Jamais l'amer et absurde esprit d'un Baudelaire ne put s'en affranchir; mais Baudelaire était un exilé du monde, pour qui la Belgique fut deux fois un exil. Celui-ci se défie des apparences; il se défie bien plus de lui-même, et il regarde, il interroge; il se refuse à juger d'après des mouvements spécieux. On le mène au cabaret; d'autres en inférèrent un état d'âme national. Il ne le dédaigne pas, mais se sent plus à l'aise dans le flot mouvant de la rue. Il passe indulgent devant la Bourse et il vibre devant l'Hôtel de Ville. Une clef tourne, les siècles lui apparaissent au seuil; et il rêve. « Je rêve aux innombrables mains qui s'unirent pour harmonieusement rassembler toutes ces pierres. » Tout à l'heure, à propos de tout ce qu'il

voit, en détachant le mot, il s'écriera : « Il y a là des forces. » La vision s'est éclaircie et le voilà dans le présent : il vit l' « agitation calme » de ce peuple approché dans ses intimités véridiques Un ardent et sensible poète comme lui ne croit jamais être descendu assez avant dans la communion. Il raisonne moins qu'il ne sent, et il sent avec chaleur, avec pénétration, s'il observe quelquefois avec malice. Quand il parle de l' « obcénité candide » du flamand, personne ne peut s'offenser ; la note est fine et juste, d'expression bien latine. Mais ce latin du Nord, comme il s'appelle lui-même, semble craindre encore d'être retenu par trop de réticences. Un d'ici n'eût pas autrement compris « la brutalité formidablement exquise de cette gaîté comique jusqu'au tragique et d'une si épaisse animalité qu'il en émanait une invincible certitude d'extraordinaire Beauté ». Ainsi sans cesse il est ramené à cette large et compréhensive idée de Beauté qui préside à son livre. Il la prend pour guide en ses recherches ; elle n'exclut pas l'acceptation d'une matérialité

savoureuse et elle l'éveille à de rares et nettes intuitions des fonds de la race. N'est-ce pas elle encore qui lui fait découvrir « le miracle des yeux, ces infinis yeux bleus des flamandes, où rêve peut-être une âme un peu animale »?

Nous touchons là au cœur même de sa psychologie. Avec un esprit moins droit, on pourrait croire à une tactique. Mais M. Morice est un poète d'humanité, dans son sens le plus loyal. Il est conquis par les forces profondes du milieu et, en moralisant ensuite, il se reprend bien moins qu'il ne paraît regretter d'être contraint à des restrictions. C'est toujours la persistance de l'idée de Beauté et seulement elle se développe selon les exigences d'un plus haut idéal. « Son idéal, dit à propos du Belge M. Morice, c'est le bonheur dans les bornes de la vie sensuelle. » Et il l'explique par les origines, par un penchant naturel, par la joie de se complaire dans l'aboutissement d'un labeur séculaire. Une femme, un écrivain du plus élevé talent, Mme J. de Tallenay, dans une enquête récente, émettait un reproche plus grave en parlant de la « vulgarité » de l'esprit

belge. M. Morice ne va pas jusque là : mais on comprend, sans qu'il le dise, qu'une assiduité trop ponctuelle au gain et au bonheur un peu court qui en résulte, dégénèrerait en une diminution de cette Beauté à laquelle il rapporte le sens constant de ses observations. Il rectifie : « Le vrai bien-être est affaire morale plus que physique. »

Et alors pour la première fois s'entend cet appel aux forces latentes, assoupies sous la conformité : « Cultivez vos différences ! » C'est la notion nouvelle résultée de l'abolition morale des frontières, l'humanité locale se développant dans le sens de l'humanité générale. Il avait le droit de requérir cet effort d'un « peuple jeune », ouvrier de ses destinées. Et quelles destinées ! « S'il y a encore, dans cette Europe désorbitée, un centre, c'est ici qu'il est en formation. » Quand un tel esprit circonspect et avisé exprime une aussi formelle conviction, il faut l'en croire; et peut-être serait-on dès lors tenté de le juger trop modéré dans l'énoncé des réserves qui diffèrent une si enviable fortune.

Je n'ai pas à insister sur la fière personnalité littéraire de M. Morice. Son don de subtile et intense verbalité peut se passer de mon éloge. Aussi bien certains écrits ont une portée plus haute que la simple valeur de l'écriture. De celui-ci, je veux retenir surtout la généreuse sincérité, les points de vue originaux et la leçon ; certes, tout n'y fut pas dit sur les aspects ramifiés de la mentalité en Belgique, et M. Morice entoure de trop de précaution quelques-uns de ses jugements pour ne pas laisser paraître qu'il les estime lui-même sujets à revision. Je crois qu'après Taine et lui, il sera encore permis de déduire une vérité plus essentielle de l'étude de nos écoles d'art. On souhaiterait aussi qu'à propos des lettres, le pénétrant écrivain, avec l'autorité de son propre exemple, eût insisté davantage sur le consentement au sacrifice qui, dans une atmosphère plutôt hostile aux livres, révéla, chez nos littérateurs, de si fermes caractères. M. Morice, d'ailleurs, fervent à toujours rechercher la Beauté, la proclame avec émotion en cette entente harmonieuse des esprits pour

édifier la patrie intellectuelle. C'est aux manifestations du génie natal, comme à une source claire, qu'il exhorte le pays à puiser la connaissance de ses forces et de ses défaillances. Il suffit pour qu'on ne lui tienne pas rigueur d'avoir parfois trop uniformément fait état des milieux moyens comme base d'observation.

Tel qu'il est, son petit livre nous avertit efficacement sur nous-mêmes et les puissances de réalisation qui sont en nous. Dans le large paysage de l'humanité, il situe la Belgique à son plan comme un terrain d'élection pour les expériences d'où naîtra la société de demain. Après l'avoir lu, on doute moins que la grandeur d'un pays n'a pour mesure définitive que l'intensité de ses énergies vitales.

Cependant ce serait imparfaitement juger le dessein de M. Morice si on le limitait à ce rôle d'avertisseur. Le poète, dans sa conception personnelle de la vie des esprits, est investi d'un pouvoir sacré qui l'apparente au héros et à l'apôtre. Le privilège qu'il reçut d'assumer le rêve inquiet des âmes le délègue auprès des foules comme un ambassadeur

des exigences de l'idée et plus immédiatement encore comme un réalisateur de beauté. C'est ramener la poésie à la fonction d'un geste et dégager du magnétisme du Verbe un acte précis, souverain comme celui qui déploie le glaive ou les palmes. Il semble que l'élucidation graduelle des particularités du caractère belge ait été pour M. Morice la préparation à l'accomplissement de ce ministère du poète. Un dernier chapitre, encore qu'il s'enveloppe d'une forme conjecturale, nous fait entrevoir les espérables rites d'une communion de l'art et des intelligences manifestée par des fêtes et des cérémonies ainsi qu'en d'idéales messes d'humanité. C'est l'inauguration de cette religion attendue où les formes sensibles d'un culte sans dissidence exalteraient l'homme dans son accession vers le dieu obscur qu'il méconnaît encore en soi. En laissant entendre qu'elle pourrait trouver ici ses premiers autels, M. Morice est plus près du cœur de notre conscience que nous-mêmes.

CAMILLE LEMONNIER.

Le Point de Vue

et la Méthode.

Un passant, Français, de cette heure, après quelque séjour en Belgique, essaie de se faire, de l'*Esprit belge*, une idée personnelle.

Bruxelles est son point central de vision et d'expérience.

J'avoue donc le point de vue et la méthode.

I

C'est de Paris que je reste orienté.

II

Sans contester la valeur, variée, des écrits, nombreux, déjà publiés à propos de la Belgique, je ne les veux point lire, curieux de garder à mes impressions, fût-ce au prix d'erreurs, — alors, le droit de me contredire... — la fraîcheur d'une nouveauté personnelle. Il est, toutefois, trop évident que je ne puis ignorer certains livres, classiques hier, comme celui de Taine, ou demain, comme ceux de Camille Lemonnier et d'Edmond Picard. Mais ce ne sont point là lectures spéciales et faites en vue de mon sujet. De tels écrivains, même quand leur regard s'arrête au prochain horizon, me renseignent sur l'infini de leur âme bien plutôt que sur la couleur du paysage, et n'altèrent point ma vision. Je remets à plus tard les *documents*, à quand il sera trop tard : quand, cet

Essai achevé, et de lui à moi quelque recul intervenu, j'en voudrai, pour ne pas les corriger, connaître les fautes; je sais où m'adresser alors et quelles certitudes me réservent les travaux des G.-H. Moke, A. Wauters, Théodore Juste, Louis et Paul Hymans, et aussi les *Annales des Provinces et des Communes.*

L'importance même de telles autorités me déconseillerait, mais je ne l'eus jamais, le projet d'ajouter les miennes à leurs recherches.

Non et non! Si la modestie n'y suffisait, j'invoquerais l'orgueil d'aimer ailleurs, promeneur d'un Rêve de Beauté à quoi — sans compulser les vieux livres — je rapporte, avec une instinctive et constante précision, les motifs de comparaison offerts, au hasard du mouvement, par la vie. Ce ne sont donc, ici, qu'observations individuelles, jaillies du premier étonnement, corroborées par de seconds regards, et dénuées d'ambition scientifique.

Même, je le sens, il faut que je me hâte d'avoir — raison ou tort, de dire comment j'ai vu, ce que j'ai senti. Si vite se perd, sous la despotique influence de l'assuétude, le sentiment des différences! Si vite se fane l'étonnement! — Ne plus

s'étonner, c'est, peut s'en faut, ne plus voir. Elle peut être précieuse, la lueur qui s'allume d'abord dans les yeux amusés, brusqués, intéressés, surpris. Au:res sont les clartés de la Science, mais l'Intuition a les siennes, que la Science elle-même ne doit pas dédaigner. Ne serions-nous pas avides de connaître les impressions de quelque très pur Sauvage ou d'un habitant de Saturne à qui serait révélée, soudain, notre civilisation? — Hélas! je ne suis pas ce Sauvage très pur, et je viens de Paris. Je n'aurai guère à constater que de petits écarts. — On y trouve souvent plus de délicat plaisir que dans les violents contrastes.

Mon parti-pris d'ignorance n'est donc pas tout à fait illégitime. Il ménage, si je ne me tompe, un réel intérêt aux deux catégories de lecteurs qu'on prévoit.

Les premiers, studieux clients des libraires ou leurs fournisseurs, informés bien mieux que moi en ethnologie, histoire, géographie, etc., du haut des positions qu'ils ont prises (la plume ou la liseuse à la main) dans les controverses, peuvent avoir encore quelque curiosité pour et seulement pour ce qui ne vient pas des livres, pour l'expres-

sion un peu hasardeuse, vraie et vive du moins dans sa spontanéité à tous risques, de notations, d'opinions personnelles, presque improvisées. Ils s'amuseront, eux qui savent les causes et les détails, à voir comment les choses s'informent dans un esprit atteint seulement par les effets et les ensembles.

Les autres lecteurs, ceux qui ont peu lu ou peu voyagé, prendront, j'imagine, plaisir à l'ingénuité d'un « spécial confrère », — se réservant de la contrôler sur la leur à la première occasion de déplacement ou de *sérieuse* lecture.

A cette méthode, l'auteur lui-même trouve son compte.

Ces différences de psychologies, de décors, à peine notées deviennent pour lui, en lui, des richesses acquises, des éléments de rêve renouvelé, d'œuvre agrandie, — trésors qui risqueraient de se disperser au souffle véhément des disputes, de se décolorer à l'atmosphère grise des bibliothèques.

— Mais en définitive, s'il se trompe?

— Outre que sa sincérité l'exempte de remords, il pense que sa recherche individuelle de la vérité pourrait avoir une certaine valeur critique.

Ainsi : — l'histoire, le sol, la température de la Belgique — ou des provinces politiquement réunies sous ce nom — devraient être consultés, je m'en doute bien, dans une étude scientifique de l'Esprit belge. Possible que ces trois sources d'observations confluent à d'identiques conséquences. Dans le piétinement, incessant durant des siècles, du territoire, par les troupes de tant de nations, dans la composition du sous-sol, si diverse qu'on y peut voir comme une synthèse de la géologie universelle, dans les perpétuels changements du climat, qui donnent à ce petit pays le spectacle infini de toutes les douceurs et de toutes les fureurs du ciel, sans doute est-il permis de voir les trois facteurs d'une humanité brutale et forte, pratique, d'esprit composite, de volonté puissante, résistante, d'imagination brève, de raison grave ; une race résultée de la constance de l'effort et qui n'eut pas le temps d'apprendre à rêver ; qui d'abord et toujours dut s'absorber dans les nécessités réalistes d'une existence menacée par le ciel et la mer, et par les hommes ; une race qui n'eut guère de ressources qu'en son propre courage — inépuisable, comme le tréfonds même du sol qu'elle habitait. — Voilà

ce qu'on peut voir dans les livres, les cornues et les astrolabes, instruments auxquels je prodigue le respect qu'exige la propriété d'autrui : c'est à la vie seulement que je demanderai mes lumières. De fait, ce sont les plus sûres. Que les Muses géologique, météorologique et historique nous apportent leurs conclusions : nous les recevrons, avec de grands saluts, — sous bénéfice d'inventaire ; car, ici, la matière de l'étude est vivante, c'est un Peuple, et les plus doctes déductions ne vaudront rien si elles ne sont pas vérifiées par l'observation journalière. — Il se peut, du reste, que celle-ci rejoigne les affirmations des Muses. A cette harmonie, et c'est ainsi que l'observateur n'aura pas fait œuvre inutile, vous reconnaitrez le beau chiffre de la Vérité.

III

Regarder de *Paris* la Belgique à travers Bruxelles, ces deux traits spécifient les données du problème et je ne crois pas qu'ils les faussent.

Si je suis touché surtout par ce qui, dans mon objet, est parisien, j'aurai déjà éliminé une cause, importante, de confusion, provoqué des chances d'atteindre à l'être en soi que je veux connaître, et savez-vous si j'ignore tout à fait ce qui est hollandais, ce qui est allemand, ce qui est anglais?

— Mais, me dit-on, Bruxelles, comme les autres villes belges, a une existence, un caractère à part. L'âme de Bruges et celle d'Anvers, l'âme de Mons et celle de Gand, l'âme de Liège et celle de

Bruxelles sont irréductibles à un type commun, et tout ce qu'on pourra dire de vrai de l'une de ces villes ne sera vrai que d'elle.

— Pourtant la capitale, en Belgique comme en tout autre pays, est dans une certaine mesure, pour de solides motifs, et tend toujours davantage à devenir absolument la synthèse de la nation. Est-ce que, de tous les points de la Wallonie et de la Flandre, tous les Belges n'ont pas les regards sur Bruxelles ? Mille nécessités, politiques, industrielles, commerciales, mondaines, littéraires, artistiques, scientifiques, ne les y attirent-elles pas ? N'est-ce pas là que le goût provincial prend le mot d'ordre et le ton, là que tous les talents reçoivent l'investiture, là que l'aristocratie cultive, autour du palais royal, les anciennes traditions, là que les fortunes nouvelles viennent faire figure, vers là que toutes les jeunes ou vieilles ambitions se dirigent, de là que rayonne l'activité totale du pays ? C'est le centre, et le centre n'est indifférent à aucun des points de la périphérie.

Sans doute — qui songe à le nier ! — il faut tenir grand compte des caractéristiques particulières de chaque ville, il ne faut pas oublier que la Belgique

réunit dans le moins possible d'espace le plus possible de variétés humaines. Je sais, par exemple, qu'Anvers jalouse Bruxelles, que Bruxelles jalouse Anvers. Anvers envoie tout de même à Bruxelles ses sénateurs et ses députés ; la Métropole va défendre ses intérêts propres dans la Capitale et y prend sa part de la commune lutte pour l'existence nationale. Il y a plus de ressources littéraires à Bruxelles qu'à Anvers, et force est donc aux écrivains anversois, le terme fatal de leur voyage fût-il Paris, de passer par Bruxelles ; plusieurs s'y attardent, quelques-uns y restent. Il en va de même des peintres, des sculpteurs, des musiciens. Est-ce que tous ces vivants foyers de pensées et de sentiments, apportant leurs lumières de tous les points du territoire, ne modifient pas l'atmosphère de la Capitale ? Tous les courants y convergent. S'il n'y sont pas tout à fait ce qu'ils était à leur source, confondus que les voilà et les couleurs de leur flot personnel s'atténuant au mélange, de cette mêlée même résulte l'être, le « Vivant » particulier où un œil attentif saura voir l'expression de la collectivité totale. — Bruxelles est en Brabant ; en Belgique aussi.

C'est ce que les nationaux sont très capables — et excusables de méconnaître. Concentrés, absorbés dans le cercle quotidien de leurs préoccupations, ils ne voient de ville à ville que les différences, le rapprochement même produit des grossissements... Liège se croit à cent lieues de Bruxelles...

De plus loin on peut voir plus juste.

CHAPITRE PREMIER

Notes dénouées.

CHAPITRE PREMIER

(D'abord ces Notes dénouées, écrites durant les jours qui suivirent mon arrivée à Bruxelles ; elles nous amèneront, par une pente naturelle, aux déductions suivies, et c'est ainsi qu'après avoir, avec simplicité, joui d'une œuvre d'art, dans ses premiers aspects, on cherche par l'analyse à la comprendre et à la pénétrer.)

DIX HEURES DU SOIR ; OCTOBRE. — BRUXELLES, GARE DU MIDI.

Une vaste avenue de ville calme, opulente, gaie. Mille flammes illustrent les ténèbres d'automne, et les spacieux boulevards tentent le regard au loin de perspectives connues.

— Ai-je quitté Paris ? Il me semble que j'y reviens.

Mais l'accent bon enfant et légèrement goguenard des officieux à basse chantante qui me réclament ma valise m'avertit. L'un d'eux m'a tutoyé, « sais-tu ? ».

Des amis me guident, et tout de suite, comme il convient, nous entrons à l'estaminet. Comme il convient, dis-je, car, on me l'affirme, un verre de lambic ou de faro m'en dira plus long sur la psychologie de Bruxelles que ne pourraient faire en vingt leçons les professeurs des deux universités. Je crois ce qu'on m'en dit, et je fais mes dévotions au Gambrinus belge, en déplorant que le lieu — trop près de la gare — soit bien cosmopolite où nous sommes assis, sans caractère local et plutôt « à l'instar ». Mêlés, autour de nous, les types des buveurs. Un, là-bas, près de la porte jaune où est écrit le mot, encore majestueux pour moi, COUR, un Flamand, tranquille, en compagnie de son verre de bière et de sa pipe, regarde, sans étonnement, les étrangers dont je suis, jetés là par le train de Paris...

Nous sortons.

Autant que l'heure me laisse voir, tout est français, par ici, sauf que — cafés, estaminets, brasseries, estaminets, restaurants, estaminets, bars, estaminets... — les établissements de mangeaille et de beuverie dépassent les proportions parisiennes.

La Bourse !... Je n'ai pas le droit d'être sévère,

mais je me détourne, et bientôt m'apparaît cette merveille, la Grand'Place! — L'Hôtel de Ville, la Maison du Roi, les maisons des Corporations et tous les détails charmants de ce décor unique, la tendresse et l'orgueil des Bruxellois. A cette heure tardive, dans l'éclat de l'électricité, quel enchantement! Bien que la restauration s'accuse à la jeunesse des pierres et des ors, l'aspect général évoque les belles époques. Un accent d'autrefois sonne fièrement parmi ces tourelles, ces balustrades, ces aiguilles, sous les dix-sept arcades ogivales de l'Hôtel et par ses quarante-quatre fenêtres carrées et croisées, comme entre les meneaux et les colonnettes de la Maison ciselée. — Face à face, les deux édifices perpétuent le dialogue célèbre du Peuple et du Maître. L'un et l'autre parlaient debout et ce ne fut pas toujours le Maître qui tint le plus ferme langage : toute l'histoire de ce pays.

Ah! je rêve aux innombrables mains qui s'unirent pour harmonieusement assembler toutes ces pierres. La mise en commun des intérêts, des forces, cet idéal social qu'on nous offre pour avenir, mais! c'est le passé! avec une magnificence, au passé, que n'aurait pas l'avenir. Car, cette Maison

du Peuple, cette Maison du Roi (qui fut d'abord celle du Pain), et autour des deux monuments, ces autres Maisons collectives — des Brasseurs, des Tailleurs, des Imprimeurs... — attestent la coalition des énergies qui les élevèrent : et quel fut le trait d'union des énergies, quelle fut l'âme du labeur? A la beauté de l'œuvre nous devinons, — l'Amour. L'Amour... Je rêve maintenant aux mains anonymes, tâcheronnes, aux mains les unes pour les autres étrangères qui bâtissent nos affreux immeubles, publics, privés, au travail mathématique et mécanique de ces pauvres mains, non pas associées, mais enchaînées ensemble à la même chaîne, par le besoin, par — l'Argent. L'argent...

L'Amour, l'Argent... Beautés anciennes, laideurs présentes, menaces futures...ou tremblantes espérances. A Paris aussi je sais des coins de Passé qui parlent de grâce ou de grandeur, marqués d'art et de génie, tandis que toute la ville nouvelle n'est préoccupée que d'hygiène. Hélas, le Beau et l'Utile! Hélas, le Progrès!

Laissons; à d'autres heures ces graves Songeries.

Ma seconde journée bruxelloise à commencé

tard. Comme elle a fini de même, elle n'en aura pas moins été de raisonnable durée. La nuit d'hier, après l'extase de délicieuse rigueur à la Grand' Place, a filé, je ne sais trop comment, par des rues bizarres — point parisiennes celles-là — d'*Une Personne* ou *Haute* — et que d'amples avenues vers le Bois de la Cambre! En sorte que, rentré un peu las, je n'étais pas levé depuis longtemps lorsque chanta le carillon.

Le carillon! voilà qui serait, pour moi, nouveau si je ne connaissais mon Nord-de-France, et j'ai pourtant voulu aller *voir* ce que j'entendais, bien que les cloches sonnassent, très faux encore! des « airs » dans le goût de ce temps, romance et café-concert.

Chemin faisant, la rue, par un clair midi sec d'automne, m'a plu, avec ses petites maisons propres, ses trottoirs nets, ses fenêtres ornées des rez-de-chaussée, ses innombrables estaminets et toutes cette « agitation calme » des choses, des bêtes, des gens, qui me semble, ici, très caractéristique. Chacun va son chemin sans retard et sans hâte. Il n'y a pas de fièvre, comme à Paris, dans l'air. Et si tout de même les flâneurs se coudoient

entre eux et se bousculent, ce n'est que pour le plaisir.

Il me paraît qu'on examine les étrangers avec une certaine malice, sans malveillance et qui a de la bonne humeur. Je croirais volontiers que les étrangers se dénoncent par leur façon de regarder, qui attire les regards. Peut-être aussi en ce qui me concerne, sommes-nous, mes cheveux et moi, trop longs. Le fait est que nous eûmes, auprès d'un groupe d'enfants, beaucoup de succès; le rire de ces gamins était à la fois impertinent et si communicatif que je m'y laissai gagner. — Hugo raconte qu'à Verviers un petit Belge lui éclata de rire au nez : « J'en ai conclu, ajoute-t-il, que je lui semblais fort ridicule. » — Je ne fus pas fâché de citer ce précédent à mes compagnons de promenade : « Hugo et moi, » leur dis-je... — Du reste, un nègre, très petit, avec un paletot mastic et des gants bleus, requit tout à coup la curiosité publique et il ne fut plus question que de lui.

Et le carillon carillonne !

« Un carillon fin, léger, cristallin, fantastique, aérien, a éclaté brusquement dans cette nuit noire, nous annonçant la Belgique, cette terre des étin-

celantes sonneries, et prodiguant sans fin son badinage moqueur, ironique et spirituel (1). »

Ce couplet joli me revenait en mémoire et j'aurais bien voulu que l'heure lui rendît toute sa vérité. Mais je ne puis être sincère et dire que les sonneries de la Maison du Roi sont étincelantes et spirituelles, non! et quel dommage! Jeter de si haut des choses si basses! Élever l'opérette au niveau des oiseaux et des nuages! — On m'affirme que, vers le cœur du pays, les sonneries sont au moins plus justes, on me vante Alost...

Je n'avais jamais vu de près un carillonneur carillonnant; celui de Bruxelles m'a très gracieusement accordé ce spectacle. — De musique, là haut, ou de musiquette, nulle; à même le tympan, avec les outils de la foudre, c'est un martelage affreux, satanique, fou, meurtrier. J'imaginais, à l'entendre, le caprice formidable de géants puérils, s'amusant à éveiller dans le creux des antres retentissants la sonorité cassante et cruelle de pierres métalliques, à grands coups assénés d'énormes masses de fer ou de granit... Pourtant, le modeste

(1) HUGO. *Le Rhin.*

héros de cette bruyante affaire est un homme petit, grêle. Il était émouvant à observer, dans sa stalle de pierre sculptée, frappant du poing, rhythmiquement et de toutes ses forces, les longues touches de bois dur. Métier rude et sans joie; nécessairement privé du plaisir qu'il donne aux autres, à d'autres qui ne le voient pas, qu'il ne voit pas, l'artiste ne peut que calculer l'effet de son jeu, au loin, là bas où tout cet horrible tapage se résout en harmonies. C'est une façon de balistique et de mathématique. (C'est aussi un excellent symbole du métier de l'homme de lettres...)

Soudain, comme le carillonneur prenait un temps de repos, montèrent d'en bas les vieilles syllabes, lentement psalmodiées, de la *Marseillaise*. Vite je me penchai au balcon, tout de suite le cœur battant un peu à l'idée d'une manifestation de compatriotes, — révolutionnaires exilés de France par les marchands qui confisquèrent la République : et je vis des drapeaux rouges... Une émeute! — On me rassura.

Voilà, certes, entre le pays d'où je viens et celui où j'arrive, une différence qui a bien son prix. Ce drapeau rouge qui, chez nous, garde dans ses plis

la réprobation de Lamartine et demeure interdit par la République française, est autorisé par le Roi des Belges. Aussi a-t-il perdu, ici, le sens redoutable qu'il conserve là bas. Les Belges l'arborent à tout propos, comme ils chantent la *Marseillaise :* car ils se sont approprié notre hymne national ; je ne le leur disputerai pas. « Qu'un sang impur abreuve leurs sillons puisqu'ils ont écrasé l'orange sur l'arbre de la liberté »... Pour ce qu'elle a d'absurde, je voudrais que la *Marseillaise* ne fût pas française; pour ce qu'elle a de sublime, je la donne à l'humanité. — J'admirais gaîment que le linge et l'hymne couleur de sang se produisissent sous la protection de la police royale. Elle faisait une haie double, impassible, sur le passage des manifestants, vieux mineurs « jouant cortège » afin d'obtenir du gouvernement des pensions. Et, de fait, pas plus que les policiers, les manifestants ne témoignaient d'enthousiasme. Les uns comme les autres semblaient s'acquitter, professionnellement, d'une besogne plutôt fastidieuse. Quel poignant intérêt lui eût donné la moindre opposition venue d'en haut !

Ainsi me fut, sans retard, révélée la sagesse des

gouvernants belges. Ce sont de vieux routiers. Ils savent que les mécontents, si on leur permet de protester, de crier, cèdent vite à la tentation, gaspillent dans ce vain effort toutes leurs énergies et cessent d'être dangereux. Au contraire, la colère qui se tait, qui rassemble ses forces dans l'ombre, est redoutable; la haine s'exalte, la rancune s'exaspère dans le silence, et, ce silence-même trompe ceux qui auraient dû le craindre; ils apprennent tout à coup — ils ne la croyaient pas menacée — que la Bastille est prise. Hélas, la leçon de choses historique, la grande Leçon — la Grande Révolution — aura servi les intérêts de l'autorité plutôt que ceux de la liberté. Car il est manifeste que le Roi des Belges et ses ministres ont lu l'histoire; et qui les en blâmerait?... — Révoltés, parlez tout haut, on saura ce que vous pensez; et prenez le milieu de la rue, on pourra vous compter. Résultat : le drapeau rouge et la *Marseillaise* laissent calmes les petits boutiquiers. Les révolutions ne sont pas à craindre dans un pays où leurs signes n'effrayent personne...

J'en étais là de mes spéculations politiques, lorsqu'à l'improviste sur leur suite et sur le cor-

tège des vieux mineurs se mirent à grêler les premières mesures de la *Brabançonne*. Le carillon aussi manifestait, et cet employé de la Commune professait une opinion conservatrice. Les mineurs levèrent la tête et la *Marseillaise*, qui s'assoupissait, reprit, réveillée, mieux nourrie. — Cet amusant dialogue des deux Hymnes n'était sans doute pas du goût de tout le monde ; je crus voir que les policiers à galons donnaient des ordres pour hâter le défilé. Deux minutes après, le dernier drapeau, docile, avait flotté.

On m'a dit, à propos de ce cortège, sur la force du principe d'association en Belgique, beaucoup de belles choses. Le nombre des Sociétés privées, dans la seule ville de Bruxelles, est considérable. On s'associe pour tout, pour boire et pour manger, pour se promener, pour entasser des francs et des cens, pour faire de la politique, de la littérature, de la musique, et pour pêcher à la ligne, et pour chasser au hanneton volant. On s'associe même pour rien, témoin le Cercle dit *Le Taciturne* dont les membres, me dit-on, payent une cens par mot qu'ils profèrent : concours de silence !

On peut sourire ; ce goût de l'association, hérité

du grand passé, a son aspect caricatural. Ce n'en est pas moins un signe évident de vitalité nationale. Il y a là des forces, qui ne sont peut-être pas employées aujourd'hui, mais qui sont prêtes pour demain. — *Il y a là des forces.*

Bruxelles est particulièrement multiple.

Outre que les témoignages d'autrefois et d'aujourd'hui y sont pressés, heurtés, cette ville emprunte une diversité profonde au double fait d'être et le principal champ clos d'une lutte perpétuelle et sérieuse entre ces deux génies rivaux, le wallon et le flamand, et le point de rencontre (ou de séparation) des deux grandes nations que les accidents de l'histoire ont brouillées, la France et l'Allemagne. Wallonnie et Flandre, France et Allemagne : c'est un peu la même antithèse à deux différents degrés...

Plus française qu'allemande, croirait-on d'abord, allemande ni française, en réalité, Bruxelles reçoit les deux influences sans leur céder, sans les confondre, et leur ajoute le singulier rehaut d'une personnalité mystérieusement sauvegardée à travers les invasions séculaires. Mais la synthèse de

cette personnalité est difficile à dégager, tant la matière où elle se dérobe a d'abondance et de complexité. — Et pourtant! combien plus abondante et plus complexe encore, la matière parisienne? D'où vient donc que de ce mot, « Parisien », tout le monde, vaguement ou précisément, sache le sens? — « Bruxellois? »

Le sentiment de la beauté civile, extérieure et des rues, moderne, est aussi compromis à Bruxelles qu'à Paris. Les bigarrures des maisons peintes, encouragées par de funestes concours de façades, attestent et, par une réaction mal comprise, exagèrent jusqu'au délire le mauvais goût de l'époque. Il est perdu, le sens délicat, ancien, de l'ornementation sobre où la sagesse du propriétaire autant que la finesse de son esprit s'affirmait. La vanité d'un peuple riche, fier d'avoir conquis le luxe après l'indépendance, mais oublieux de ces deux grands principes, que le luxe réel est celui de l'esprit, que l'indépendance de l'esprit — seule précieuse — ne résiste pas longtemps à la tyrannie des besoins factices, engendrés par le luxe matériel, — s'exprime par l'excès d'ornements et

de dorures qui caractérise son architecture actuelle. Cette passion de paraître, plutôt que d'être, multiplie les pignons, les complique de tours et de tourelles et de consoles et de festons qui détruisent l'unité de chaque petit édifice et font de l'ensemble d'une rue neuve le plus affligeant discord.

Et dire qu'il existe encore, pourtant, de vieilles maisons, çà et là, si expressives dans leur simplicité choisie !

Autant à dire des enseignes. C'est un art qu'à Bruxelles on veut renouveler. Il y a un peu partout des enseignes nouvelles. Je vois bien leur ambition. Je cherche leur caractère. — Et je viens d'admirer, sur la Grand'Place, le *Cygne !* Auprès de tels modèles oser ceci, cela, femmes lourdes, en céramique, jaillies des murs, lanternes massives et chantournées, somptueuses de matière, indigentes de ligne, et qui n'*enseignent* rien du tout ! — Et les enseignes nationales ! Lions en foule, énormes, pas majestueux, hirsutes, pas fauves, lions-matous, lions-toutous, moins intéressants que les pauvres toutous-dadas — vivants — des petites voitures ! — Et les affiches ! La folie des affiches

illustrées! elle sévit ici, oui, et les collectionneurs aussi sévissent...

Non, ce n'est pas à Bruxelles que s'accomplira — si la vérité ne se substitue pas bientôt aux mensonges dont on vit, dont on végète à Bruxelles comme à Paris — la réconciliation désirable du Beau et de l'Utile. A Bruxelles comme à Paris, — comme partout, je le crains, — sauf quelques débris de Passé, rien n'est à regarder, — que les nuages et les visages...

On me montre le Palais de Justice; babylonien.

— N'est-ce pas que c'est grand?

— Ça danserait dans Sainte-Gudule.

Alors, puisque je les aime, on me promène d'églises en églises, vieilles, conservées, restaurées. Soit. J'admire sans espoir ces témoins de pensées abolies. Ils sont condamnés. Ni leur beauté, ni notre piété ne les sauveront. Ils n'ont rien à dire aux âmes contemporaines. Le respect de ce siècle les insulte, fait de pitié. Le siècle prochain s'épargnera la peine de resceller les pierres touchées par les années. Je ne sais si on fera du nouveau. On cessera de faire du vieux, — on cessera de mentir et ce sera un progrès. — Pour l'heure

nous sommes en plein mensonge. Est-ce qu'on ne parle pas de RESTAURER LE PARTHÉNON?

En tant que passé, laissons le passé périr. Ne lui demandons que ce qu'il recèle de futur. C'est le présent qu'il importe d'organiser, c'est le principe moderne de la Beauté qu'il faudrait trouver. — Mais vous ne le cherchez pas, et, entre votre Palais de Justice et notre Tour Eiffel, je comprends trop bien que les passants (qu'ils sont pressés! où vont-ils?) s'obstinent à ne regarder que le guidon de leur bécane...

SAMEDI.

C'est grand jour de *veloquetage* et j'admire *veloqueter*.

La posture des femmes astreintes à ce rite est joviale; le front en bas, la croupe en haut. L'ardeur qu'elle y mettent sent la passion. Il ne faut pas nier que la propreté du trottoir, en Belgique, soit nationale. Un rite, oui; une passion, oui. D'un geste sûr et vif, la Flamande plonge dans l'eau vite noire la *loque*, puis se baissant, tout autour d'elle en frotte le trottoir, ce pendant qu'elle marche à petits pas rapides, à reculons, sans rien voir que

les quatre pas de son seuil et les taches qui le souillent. Que la rue sera reluisante à midi! J'ai quelque pudeur à mettre les pieds où ces dames ont mis les doigts. Mais je garderai longtemps dans ma mémoire cette gaîté bruxelloise de la rue fleurie de grasses fleurs humaines, de tout ces reins ronds sous le jupon court, de ces abondances ingénues qu'on pourrait, dans l'humble posture des travailleuses, prendre pour les sommets naturels, logiques, de leurs plantureuses personnes.

Le Manneken-Piss. — Il fallait bien...

Au point de vue esthétique — bien que la statuette du petit pisseur ne soit, mais du tout, une œuvre d'art — il est spirituel, ce motif de fontaine, — comme près de la Grand' Place, le Cracheur, — comme cette figure de femme, sculpture improvisée pour les fêtes du troisième mariage de Philippe le Bon, laquelle « jeta par la mamelle hypocras autant que le souper dura ». Tous trois motifs excellents à chefs-d'œuvre hydrauliques...

Et vers le soir, comme nous renoncions à la promenade, je m'émerveillai soudain du paysage.

Par une large ouverture entre deux maisons, sur la gloire des champs où se couchait le soleil, je voyais planer le drapeau belge, tel — qu'il devrait être, tricolore ainsi : *bleu d'ardoise, rouge de brique, vert de pré.* Et la Romance de Paul Verlaine. ici même écrite, chantait dans mes souvenirs :

Dans les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin,
Rouge de brique et bleu d'ardoise,
Vers les prés verts, les prés sans fin.

J'eus le loisir de voir, au long de cette soirée, boire, piper et danser, d'écouter rire et chanter des Flamands, des Flamandes. Il m'était presque agréable de ne pas comprendre ce qu'on disait et d'en chercher le sens général dans les yeux, sur les lèvres. Cette langue que j'ignore, à la fois brusque et grasse dans ses sonorités, a une saveur étrange pour mon goût de latin du nord né dans des brumes d'eau douce..

Et quand ce fut la nuit vraie, nuit de kermesse à l'estaminet, aux volets clos — ah ! Teniers, Rubens, que vous êtes fades et « nobles » ! — je pris plus de plaisir qu'il ne conviendrait

(n'est-ce pas?) de l'avouer, à l'obscénité bénévole, bonhomme, familière et familiale, parfaitement candide, des mimiques et des gestes, aux sauteries sur place en cadence malgré le tangage de l'alcool, à la brutalité formidablement exquise de cette gaîté comique jusqu'au tragique et d'une si épaisse, si seule animalité qu'il en émanait une invincible certitude d'extraordinaire Beauté...

On me parle d'étranges fêtes de femmes que je ne verrai pas, puisque les hommes n'y sont jamais admis, mais qui font rêver, kermesses d'ivresse et de lubricité, aux antiques thesmophories. Pendant qu'on me fait ce conte, je poursuis d'un regard attendri deux jeunes filles aux longs blonds cheveux où des ardeurs de cuivre éclatent parmi la douceur des moissons. En causant, graves, devant leur vieux parents, elles vont, sérieuses, recueillies, toute la pureté du ciel dans leurs larges yeux bleus.

— Se détourneraient-elles si Manneken-Piss descendait de son socle?

On me répond :

— Non.

A Bruxelles, les maisons ne sont pas hautes, on pourrait voir le ciel; mais il faudrait le regarder.

Le Bruxellois est brusque et lent, bavard et taciturne, sérieux et goguenard. Ce qui est anormal, il le remarque pour en rire. On l'étonnerait difficilement. Pas démonstratif. Même aux heures d'apparent abandon, il se garde, ne dit que ce qu'il veut dire. Très nationaliste, jure qu'il se fiche de la patrie. En tout, un peu contradictoire et double, ou plutôt composite...

Une femme — telle m'apparaît Bruxelles — dont la beauté a trente ans, le cœur quinze, et, l'esprit, que de siècles! Elle est fière sans pose et n'a pas choisi son attitude. Ses habits de fête, elle les porte avec orgueil; ses habits de travail, avec aisance. A l'ombre de sa forêt, on l'a bousculée, jadis, et saccagée, la belle fille; la bonne fille n'en garde point de rancune. Troussée mille fois et détroussée, il lui en est resté, chaque fois, le souvenir seulement d'avoir été aimée.

CHAPITRE II

Y a-t-il des Belges ?

CHAPITRE II

On lit dans le *Mercure de France* de décembre 1897 :

« ... Il n'y a pas de Belges. Il y a en Belgique des Wallons et des Flamands, comme il y a en Suisse des Bourguignons et des Souabes. Il ne faut pas confondre l'appellation politique et le hasard d'une région avec les races qui peuplent cette région et qui l'ont civilisée. Si, par suite d'aventures, un pays politique se formait de morceaux d'Alsace, de Luxembourg, de Lorraine, de Bade et qu'on appelât cela Austrasie, cela ferait-il qu'il y eût dans les quarante-huit heures (ou ans) des Austrasiens, un esprit austrasien, une âme austrasienne? La littérature usitée en Belgique est française : or un écrivain, un poète, un philosophe,

un homme des régions intellectuelles n'a qu'une patrie : sa langue. Tout Belge de haute culture est français.

» Rémy de Gourmont. »

On lit dans la *Revue Encyclopédique* du 24 juillet 1897 :

« ... La Belgique, par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historique auquel nul autre phénomène ethnique ne peut être comparé, s'affirme donc comme une nécessité mystérieuse que rien n'a pu détruire et qui, sans doute, malgré les pronostics sinistres, cent fois prononcés, invariablement déjoués, est douée d'une durée indestructible... C'est depuis deux mille années qu'en la longue file des ancêtres et des événements, nous allons ainsi, édifiant et corroborant peu à peu les caractères de notre nationalité, nous originalisant, entrant pli par pli en possession de nous-mêmes, formant, créant l'« Ame belge »... L'Ame belge est multiple en les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, quoique assurément désormais unique en essence. Elle procède de l'âme germaine et de l'âme latine...

Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer dans l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable de la communauté bimillénaire dans la destinée historique. Seul, un esprit superficiel peut s'attacher à ce signe extérieur, trop aisément dégageable pour ne pas attirer et séduire les amateurs de distinctions faciles. La vérité est que l'amalgamation des psychologies est beaucoup plus avancée que la fusion des langues. La dualité de celles-ci, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, d'une part pour la civilisation française, d'autre part pour la civilisation allemande et leurs productions innombrables, doit même être considérée comme un inappréciable avantage et, d'après moi, comme le facteur le plus énergique dans la formation

et l'intensification du caractère national... L'erreur est grande de ceux qui, obstinément, ne veulent voir en notre nation qu'une panachure mal cousue du Flamand et du Wallon... Le résultat historique est meilleur, plus intense et plus grandiose. UNE AME UNIQUE, une âme commune plane sur les deux groupes apparents, et les inspire.

» EDMOND PICARD. »

CHAPITRE III

Paris-Bruxelles.

CHAPITRE III

— Bruxelles? un joli faubourg de Paris; la Belgique? le brillant reflet de ses puissantes voisines...

Voilà ce que les « voyageurs » n'ont pas manqué de dire, selon l'usage, au Parisien partant pour la Belgique. L'ignorant (il n'est jamais allé plus loin qu'Asnières!) les croit — et part.

Le voici à Bruxelles.

Abandonnons-le à lui-même, à son initiative, à sa curiosité, à sa sagacité. Il n'a point de relations dans la ville; personne ne lui expliquera rien, — personne: que la ville elle-même, qui lui révèlera tout s'il sait écouter, — s'il sait regarder.

La ville moderne, parisienne et voulue telle, il la voit bien et il la voit d'abord. Ce sont ces larges boulevards et ces rues élégantes, ces magasins luxueux, ces restaurants, ces cafés ; c'est aussi cette foule universellement et identiquement *bien mise.* Les maisons sont un peu moins hautes, les passants un peu plus lents. A cela près...

Mais il ne faut pas beaucoup de minutes à l'étranger pour se rendre compte que ces ressemblances sont superficielles. Sans doute — comme à Paris où la France entretient, au même titre que les autres puissances des cinq parties du monde, une colonie — la vie locale, à Bruxelles, risque d'être submergée, dans son centre, par le flot cosmopolite. Telle est, du moins, l'apparence. — Ce n'est que l'apparence, une écorce très légère et que le moindre coup d'ongle déchire. La vérité des êtres et des choses est tout juste le contraire de ce qu'elle semblait au premier regard.

Ah ! Bruxelles faubourg de Paris, quelle sotte légende !

C'est-à-dire qu'à Bruxelles comme partout l'esprit parisien séduit et d'aucuns tâchent de se l'assimiler, que les modes parisiennes (en concurrence

avec celles de Londres) font loi et que la littérature française règne; c'est tout. Quittez le boulevard Anspach, et, sans aller jusqu'à la rue Haute, prenez, à gauche ou à droite, n'importe quelle voie. Là, examinez les maisons, écoutez les passants, entrez dans un estaminet, sonnez à une porte, et vous aurez bientôt recueilli une somme d'observations qui ne vous permettront plus de commettre la vulgaire erreur courante. Non certes, vous n'êtes plus à Paris, vous êtes vraiment *à l'étranger,* et chez un étranger très distinct, très à part, — je ne dis pas très homogène.

C'est un premier sujet d'étonnement, significatif pour le passant venant d'ailleurs, que ces petites maisons de deux étages au plus, d'un seul, bien souvent, sensiblement toutes construites sur le même plan et destinées à abriter des êtres pareils entre eux, groupés par unités familiales jalouses de posséder chacune son « à soi », son « chez soi ». A Paris, où nous vivons sur la tête les uns des autres, l'intimité de la vie intérieure est sans cesse violée par l'indiscrétion des voisins, et je ne fais point difficulté d'en convenir, le système belge est plus humain, plus naturel que le nôtre.

Loin de gêner les relations, cette existence *à part* de chaque famille leur donne un prix singulier, et cela s'entend bien; l'instant d'agitation qu'on va chercher dehors fait un contraste agréable avec la paix de la maison. Et puis, comme on n'a point de rancune contre le voisin, n'ayant pas l'occasion de le craindre, de se cacher de lui, on le recherche volontiers, et la ville où chaque famille à son toit est aussi, par excellence, la ville des réunions extérieures, des cercles, des sociétés.

Je vois bien les inconvénients du système. Le plaisir qu'on trouve dehors a multiplié les lieux de réunion — et de beuverie; en sorte qu'à la maison de famille, honnête, calme, un peu hautaine et comme secrète, s'accotent deux estaminets où coulent le hasselt, qui rend fou, et la bière, qui (Bismarck l'affirmait) rend bête.

D'autre part, la fierté — non! la vanité familiale s'étale, d'ordinaire, un peu naïvement, à la baie vitrée du rez-de-chaussée, où les habitants du logis entassent, pour leur gloire et le plaisir du passant, *tout ce qu'ils ont de mieux,* en bronze, en étain, en stuc, en plâtre et en carton-pâte, vases, statuettes, etc. (et confessent ainsi trop souvent

l'amour d'un art dont je soupçonne que les lois furent élaborées dans l'un des deux estaminets d'à côté).

La vie prend, de la sorte, un caractère « en façade », et l'on a le chagrin de conclure que ces mêmes humains, assez sages pour avoir adopté un mode de vivre si favorable à l'unité des affections, à la suite des travaux, ont la faiblesse d'être sensibles à l'*effet* qu'ils pourront produire, avec leurs étalages où fleurent des relents de boutique, sur le passant, l'inconnu, celui, précisément, qu'ils fuyent !

Torts légers, en somme ; ils ne sont rien auprès des avantages d'un système qui est le résultat logique et aussi la sauvegarde de la prospérité publique et privée, en ce pays.

A l'ombre de ces petites maisons, voyez maintenant les gens ; écoutez-les.

Vous aurez tôt senti l'incalculable distance qui vous sépare, ici, du pays latin, des lignes sculpturales, vives, du langage alerte, du geste rapide de la race latine. La beauté belge est celle des couleurs bien plutôt que des formes, lesquelles ne semblent

pas procéder d'un type, et, souvent abondantes, parfois à l'excès, se permettent de déconcertantes fantaisies dans les proportions et je ne sais quoi d'abrupt, d'*escarpé* dans la construction. — Mais l'extase de ces couleurs! La délicatesse et la saine vigueur de ce sang en fleur sur les joues des jeunes filles! La merveille de leurs cheveux, amples, profonds, luxuriants, qui vont du blond presque blanc au roux presque rouge et leur font des rideaux de multicolore clarté! Et surtout — surtout le miracle de ces yeux, de ces infinis yeux bleus des Flamandes, où rêve, peut-être, une âme un peu animale, placide, sans au-delà, je ne sais...

> Je connais de beaux yeux, des plus mélancoliques,
> Qui ne recèlent pas de secret précieux...

Je ne sais et que m'importe! Ils sont beaux, voilà ce dont je suis sûr, ils sont divinement beaux!

Les hommes, d'allure vigoureuse et tranquille, sans beaucoup de grâce, fortement charpentés, aux mâchoires importantes, au front carré, me suggèrent toujours l'idée d'une race d'*accomplisseurs*.

Ces hommes-là auraient-ils pour fonction de *réaliser* ce qu'ont *trouvé* les autres?

Hé! la fonction est grave! Elle est utile. Sans la collaboration des accomplisseurs, les *trouveurs* seraient comme s'ils n'étaient pas. — Oui, je le sens (ET J'Y REPENSERAI) c'est ici qu'il faut s'adresser, c'est à des hommes lents et robustes comme ceux-ci, capables de persistance, d'effort continu, qu'il faut s'adresser pour informer durablement, réellement, le rêve...

Or, ce n'est pas sans surprise que le Parisien entend ces hommes et ces femmes dire « vous » à leurs enfants et « toi » aux gens qu'ils ignorent, à lui-même. Deux heures d'expérience lui suggèrent cette question : est-ce que tout, comme par gageure, dans cette ville *à l'instar,* prétendait-on, ne serait pas *au rebours* de Paris?... Il sera bien tenté de répondre par l'affirmative s'il entre à l'estaminet. Des détails : la porte s'ouvre comme il l'aurait fermée, les gens qui jouent aux cartes les donnent de droite à gauche... L'aspect général : tous les buveurs et les mangeurs qui sont là — et ils y sont depuis des heures — restent assis, presque muets, presque immobiles, « en tête à tête avec leur pensée ou leur pipe », comme disait Taine :

« Voyez ces gens assis paisiblement, chacun pour soi, parfois deux à deux, mais le plus souvent en silence, fumant, mangeant, et buvant de grandes lampées de bière qu'ils réchauffent de temps en temps par un verre de liqueur forte... » Sommes-nous assez loin de ces cabarets parisiens, où l'on discute avec animation, par groupes nombreux, si nombreux que le plus bavard de la compagnie est souvent obligé de se lever pour se faire entendre de tous!

Achevons ce premier regard, tout extérieur, sur Bruxelles — et la Belgique — par une expérience, facile.

Que notre étranger ait l'audace de sonner à une porte, à celle de l'une quelconque de ces petites maisons propres et calmes où l'on sent qu'une paix inaltérale habite. Après avoir sonné, qu'il lève ses regards jusqu'au miroir (1) maintenu, extérieurement, sur la rue, en face d'une fenêtre du rez-de-

---

(1) Ces miroirs, les « espions », qui correspondent aux « judas » du midi de la France, viennent de Hollande. La Belgique les a adoptés, presque à l'unanimité. — Je ne les critique pas. Je les trouve expressifs.

chaussée ou du premier étage, par une tige de fer : il y verra nettement le visage du maître ou de la maîtresse de la maison, qui l'examine en disant au domestique, venu à l'ordre avant d'aller ouvrir : « Je n'y suis pas. » Et, pendant que le domestique lui transmettra la réponse, que l'étranger regarde à ses pieds : il verra, par le soupirail des « cuisines de cave », deux ou trois paires d'yeux curieux en train de le dévisager.

— Bruxelles, faubourg de Paris?

CHAPITRE IV

Assimilation et Dualité.

CHAPITRE IV

Il est clair, mais je tiens à prévenir expressément tout malentendu sur ce point, que l'objet de ces études n'est ni la lie ni l'élite du peuple. Pour des motifs égaux et contraires, elles le trahiraient tous deux, la franc-maçonnerie d'en bas et celle d'en haut donnant aux escarpes et aux poètes des couleurs internationales.

Si, comme des optimistes l'espèrent, l'humanité toujours davantage élimine la misère et le vice, si le travail des machines parvient à suppléer celui des mains, les classes disparaîtront, et les races (quelques savants, un peu pressés, en parlent déjà au passé) dans l'absorbtion des peuples par leur élite...

En attendant, c'est aux classes moyennes, et à

elles seules, qu'il faut demander la vérité nationale d'un pays; particulièrement en Belgique où cette classe moyenne est si nombreuse et si puissante. Il va donc de soi que mes appréciations, exprimées en toute franchise, laissent hors de leurs prises les exceptions qui dépassent, dans les marges supérieure et inférieure, la norme actuelle de la société.

Mais ainsi précisée, la matière oppose à l'observation deux graves obstacles préalables.

Je cherche à connaitre l'esprit belge, et, déblayant, je veux distinguer de lui tout ce qui, mêlé à lui, n'est pas lui, tout ce qui est d'emprunt, d'imitation, d'importation, d'assimilation — et je m'aperçois que cette première tâche est considérable.

Non seulement la Belgique, au cours de siècles, a subi des influences qui sont peu à peu devenues parties intégrantes de son tempéramment et de son esprit, mais aussi, par l'effusion naturelle d'une curiosité et d'une activité infatigables, elle a, multipliant ses contacts avec les autres unités collectives, multiplié les dangers d'atténuer, en les

affrontant aux leurs, ses propres caractéristiques. Comme le sentiment de l'utilité est un de ceux qui déterminent le plus sûrement ses impulsions, elle n'a guère hésité à emprunter partout des systèmes, des moyens nouveaux pour améliorer les conditions de l'existence quotidienne. Ces emprunts, les motifs réels autant que les conséquences inévitables des relations internationales, ne sont point spéciaux à la Belgique; mais il faut convenir qu'elle y a fait preuve d'une sorte bien particulière de désintéressement, sacrifiant sans hésiter son amour propre à son intérêt. Je ne crois pas qu'aucun pays ait montré tant d'esprit d'*assimilation*. Le Belge a pris de toutes mains, partout, constamment, avec une lucidité admirable dans le choix, une rare adresse dans l'appropriation, et c'est ainsi qu'il est parvenu à faire de son industrie l'une des premières du monde.

Le trait est notable. A ce degré, l'assimilation devient de l'originalité. Le Belge s'est fait des richesses en triant parmi les tentatives des autres peuples; c'est un droit qu'on ne songe pas à lui contester. — A un autre point de vue, et tant et si vite il s'assimile les qualités étrangères, après très

peu de séjour en Allemagne il se fera aisément passer pour Allemand ; en France, pour Français. C'est un don. (Il en a parfois abusé, altérant l'emprunt jusqu'aux couleurs illicites que le code de commerce désigne : contrefaçon...)

Mais, pour significatif qu'il soit, ce don ne facilite guère l'opération de l'observateur, si c'est de la vérité foncière, originale et personnelle, qu'il est curieux.

On m'objecte que, bien loin de s'être laissé moralement absorber par les autres peuples, effacer par le désir de les imiter, le Belge est profondément soucieux et jaloux de ses habitudes nationales. — Ecartez, me dit-on, les ressemblances résultées des échanges industriels et commerciaux. De tous les peuples du monde le commerce et l'industrie ont fait une immense nation régie par le code sensiblement uniforme, universel, des lois économiques. Ecartez encore les modes mondaines, et pénétrez dans la vie vraie, dans la vie familiale et populaire. Là, cherchez, montrez-nous les influences étrangères !

— Je ne nie point la solidité de l'objection. Mais, même en admettant qu'elle soit irréfutable,

elle aurait le tort de susciter une autre difficulté, aussi redoutable que la première, et la seconde de celles que j'annonçais. Je veux dire la *dualité* de l'esprit belge.

Soit, et c'est encore un trait à noter. Tout en adoptant très volontiers, quand il les trouve bons, les us et les produits de ses voisins, le Belge est patriote. Il n'a pas renoncé sans chagrins à ses costumes d'autrefois; il y a autant de chauvinisme que d'esthétisme dans son goût pour ses vieux monuments; l'avenir du faro, c'est qu'il est national, et la kermesse aux boudins aussi, et aussi les sociétés et les cortèges. — Cette qualité, très positive, nuance le don d'assimilation et le rehausse; le Belge imite, mais c'est *lui* qui imite et en imitant il veut rester *lui*. — Cette sorte de calcul double, vous la retrouverez dans toutes les manifestations du tempérament national; sous quelque angle qu'on l'examine, au moment d'affirmer qu'il est *ceci*, on s'aperçoit qu'il est aussi *cela*, qui est tout le contraire de *ceci*. — Par exemple : dans les cortèges, on déploie un certain luxe, on fait de la dépense, on arbore des bannières on revêt des costumes historiques... J'allais conclure : le Belge aime le

faste. — Il l'aime, en effet, mais il s'accommode du contraire avec une résignation facile et comme naturelle qui ne laisserait pas soupçonner dans le tâcheron de la semaine le « monsieur » du dimanche. C'est le même, pourtant, et c'est précisément en vue de ce jour unique de relative splendeur qu'il se condamne durant six jours à une quasi abstinence.

Et si tu veux savoir ce que c'est pour un homme,

me disait un disciple brabançon de M. François Coppée,

Le Belge est fastueux, mais il est économe.

C'est vrai. Il est également sobre et buveur, travailleur et paresseux, superstitieux et sceptique, très doux et très brutal, profondément satisfait et profondément mécontent — de tout.

Expliquerait-on ces oppositions par l'origine double, wallonne et flamande? Peut-être, dans une certaine et faible mesure.

De telles contradictions, du reste, sont communes à tous les peuples. Si la différence des races est leur principal facteur, il produit en France, en

Russie, en Allemagne des anomalies autrement choquantes qu'en Belgique. Mais, dans ces grands pays, où la fusion des composants n'est pas aussi nécessaire que dans les petits États, où les divisions secondaires n'altèrent pas l'unité primaire, il n'est pas fréquent que ces disparates se rencontrent et s'entre-heurtent dans la même ville, sous le même toit, — jusque chez le même individu. La conviction instinctive que l'unité nationale et sa conservation sont au prix de la cohésion absolue des deux races qui forment le peuple belge, tout en laissant subsister dans leurs relations l'aigreur que chacun sait, les oblige à se soucier l'une de l'autre, à s'étudier réciproquement, à subir assez profondément l'une de l'autre l'influence. Il se peut donc que de leurs extrêmes différences associées résultent en partie les dualités que je signale. Je croirais toutefois plus volontiers que l'union dans l'espoir et dans l'effort, dans le danger et dans la défaite, dans la victoire et dans la prospérité, a produit sur deux races, si voisines, sensiblement le même effet, — et cela est expliqué tout au long et très bien dans la *Philosophie de l'Art aux Pays-Bas*. — Et pour répondre, en passant, à ceux qui

disent : Il n'y a pas de Belges, il y a des Wallons et des Flamands, — je leur ferai observer qu'ils négligent un petit fait matériel d'une certaine importance, — c'est l'union, assez fréquente, d'une Wallonne et d'un Flamand, ou d'une Flamande et d'un Wallon. Il est difficile de contester que ces croisements produisent, dans les comportements réciproques des deux races, de grandes nouveautés, matérielles par les générations qui leur doivent la vie, morales par les relations d'alliance et d'affection qui s'établissent ainsi entre les familles flamandes et les familles wallonnes. « Il n'y a que des Flamands, ils n'y a que des Wallons... » Et les enfants des Flamands alliés aux Wallons, que sont-ils? Serait-il téméraire d'avancer qu'ils sont Belges?

Don d'assimilation qui dérobe au regard la vérité nationale et personnelle, dualité qui risque de fausser l'appréciation, — ces deux difficultés cesseront de troubler l'observateur si, à chaque observation nouvelle, il prend soin de faire d'abord leur part, s'il pense à démêler du fonds naturel l'emprunt possible, s'il compare à chaque affirmation,

avant de l'enregistrer, la négation correspondante.

Et n'oublions pas, je l'ai dit, qu'en eux-mêmes ces deux traits, par ce qu'ils ont d'aigu et presque d'excessif, sont caractéristiques. Cet être qui s'accommode de tous les milieux et trouve partout son bien, qui est capable de se montrer, le soir, tout le contraire de ce qu'il était le matin, c'est par là même « un être », et je commence à le connaître.

Lui aussi croit se connaître, et s'il ne se trompe pas je l'en félicite, car il a certainement de lui-même une « avantageuse » opinion. Cela est surtout visible dans le populaire. L'homme du peuple, en Belgique, est persuadé qu'il est le type et le prototype de l'humanité parfaite. Cette conviction est paisiblement, fortement assise, installée dans son âme. Rien ne peut rendre le mépris d'un sourire belge pour l'inconnu, l'inouï, l'imprévu, le non-conforme. Il dit si clairement, ce sourire, si naïvement : « Peut-on n'être pas belge! » Et ce sourire n'est pas toujours silencieux. L'ouvrier ne se contente même pas du vocabulaire usuel et montre dans celui de la « zwanze » quelque imagination à l'égard du quidam assez audacieux pour

laisser voir un type extra-belge ou seulement quelque indépendance dans la mise. « Tête noire », chez ce peuple blanc, est une injure; « Jésus-Christ » aussi, « artiste » aussi, dans les faubourgs.

Cette confiance en sa propre excellence est un signe évident de force pour le peuple qui la possède. Du reste après avoir ri, le Belge réfléchit, et, ses dons d'assimilation l'emportant, l'amour-propre cédant vite à l'esprit pratique, il lui arrive d'imiter le lendemain ce qui, la veille, lui avait paru — non pas étonnant, rien ne l'étonne — saugrenu.

CHAPITRE V

Les Lions et les Chiens.

CHAPITRE V

Le Réalisme est le caractère le plus saillant de l'Esprit belge. L'observation n'a rien de neuf.

Mais comment se manifeste et se spécialise cette qualité, quels bons et quels mauvais effets elle produit, quel ton, d'abord — nous l'étudierons ensuite dans les grandes péripéties de la Mort et de l'Amour — elle donne au train-train de la vie quotidienne : voilà ce qu'il peut être intéressant de préciser.

Quatre particularités, entre autres, attirent et retiennent l'attention de l'étranger, surtout venu de l'ouest, à Bruxelles : les voitures à chiens, les lions de pierre ou de bronze, la vie dans les caves, les dorures des monuments. Ces quatre particularités réparties en deux groupes — les chiens et les caves,

les lions et les dorures — nuancent assez justement, si je ne me trompe, le réalisme utilitaire et pourtant somptueux, pratique et pourtant fier du tempérament flamingo-wallon.

Ailleurs les chiens sont des serviteurs et des amis, gardiens de nuit, camarades de chasse. Ils sont tout cela, ici, et en outre bêtes de trait et de somme. Et pourquoi pas? Pourquoi n'exigerait-on pas d'eux tout leur effort? Moins coûteux et difficiles à nourrir, à loger que les chevaux, plus intelligents, plus dévoués, ils s'habituent aisément à traîner de petites charges dont ils se constituent les vigilants gardiens quand la laitière ou le marchand de sable sont occupés avec le client. Et voyez, ils aiment leur métier, ils vont d'eux-mêmes et gaîment se placer dans les brancards.

Seulement, on ne voit pas sans ennui se prélasser un et souvent plusieurs hommes dans la charette que traîne le toutou. On ne voit pas sans ennui, en hiver, ses pattes saigner sur la neige. On ne voit pas sans ennui, dans toutes les saisons, lorsqu'il est arrêté, les brancards lui peser sur le corps, s'il reste debout, sur le cou s'il s'allonge, et lui interdire tout repos.

Ailleurs (j'ai dit que je viens de l'ouest), les caves sont réservées aux choses ; les hommes n'y sauraient vivre et, plutôt que de respirer la lumière avare, l'air lourd des profondeurs, élèvent d'un étage leur maison. Ici, la vie se développe par en bas. Ce sont deux systèmes. Où l'un prendrait-il le droit de condamner l'autre ? Les énormes bâtisses françaises et américaines, à six et à trente-six étages, ne sont-elles pas moins rationnelles en somme, que les petites habitations belges ? Ces caves, où il est interdit de coucher, qui sont réservées aux basses besognes, ont le grand avantage de laisser libre, dès le rez-de-chaussée, la vie noble, la vie de famille. C'est la garantie, précieuse, d'une parfaite propreté physique et morale.

Seulement, les trois quarts de la journée de la population féminine, ménagère — dans la classe moyenne, bien entendu — se passent dans ces caves. On y cuisine, on y lave, on s'y asseoit pour causer. Aux heures des repas toute la famille s'y réunit. Car on n'y dort pas, mais on y mange. — Impossible de voir le ciel. La lumière, avant de descendre dans ce sous-sol par la fenêtre ouverte

au rez du trottoir, s'est brisée et comme salie au mur d'en face. Elle tombe avec la poussière de la chaussée. Accoudés devant cette fenêtre, les habitants de la cave regardent l'humanité de bas en haut (Bruxelloises, Bruxelloises, soignez bien vos dessous !) et voient la boue des chaussures avant la pensée des yeux. Je ne sais si cette attitude est très favorable à l'élévation de l'esprit, au progrès moral. Je crois fermement qu'il est essentiel à l'homme de pouvoir à tout instant voir le ciel. Sans doute, le Bruxellois, dès les premiers pas qu'il fera dans la rue, n'aura pas de peine à le voir, ce beau ciel, le sien, au tons si fins, si riches, aux infinis changements. Mais je crains qu'il ait perdu l'habitude de le regarder. Il y a certainement à Bruxelles (ailleurs aussi) des gens pour qui le soleil ne s'est jamais levé (ni couché).

Il n'est pas probable qu'une cave soit un lieu de culture d'idéal et de rêve. Je pense qu'elle est plutôt conseilleuse et expressive d'une orientation fixe au pratique et à l'utile. L'humanité qui s'y résigne témoigne qu'aucun besoin de variété, qu'aucun souci d'au-delà ne le sollicite, que les jeux de son ombre sur un mur, toujours le même,

sur le mur du souterrain, suffisent aux appétits de son imagination. — Car il n'y a de variétés réelles, dans l'horizon humain, que celles des nuages, et l'emmuré des caves bruxelloises ne connaît guère les nuages que sous les espèces — fréquentes, par exemple! et abondantes de la pluie.

Et en effet, telle est cette humanité. Ses préoccupations principales sont pratiques. L'Utilité est sa souveraine absolue. Il n'y a, là, ni à blâmer, ni à louer. Mes préférences personnelles sont hors de cause, je n'ai qu'à constater, et, ce que je constate, c'est que le génie de l'*utilisation* gouverne en toutes choses les humains que j'observe « Il ne faut rien jeter », c'est le premier précepte de morale que les mamans belges s'efforcent d'inculquer à leur marmots. Peut-être ont-elles raison...

Aux principes utilitaires on a, très sagement, qui en doute? sacrifié des préjugés anciens, ailleurs florissants encore. La Belgique est un des pays où les duels sont le plus rares; ils ont disparu même des mœurs de la presse. Ce serait parfaitement logique si les journalistes avaient renoncé à l'injure en même temps qu'à la réparation. — On peut aussi remarquer que les nobles, si, par

nécessité ou par choix, ils font du commerce, n'hésitent pas à mettre leur particule sur leur porte, les enseignes bruxelloises sont abondamment soulignées de « van » et de « de ». Je veux être de l'avis de ces enseignes ; soit, le commerce n'a rien de déshonorant. Mais, cette sympathie pour les choses du négoce, vous ne la retrouverez pas chez les races éprises surtout de grandeur et de beauté, capables de rêve et qui n'ont pas mis en interdit l'Imagination. Et remarquez-le, l'imagination n'est point du tout incompatible avec le tempérament réaliste. L'Angleterre et l'Allemagne sont terriblement réalistes, et pourtant l'une a produit la plus délicate poésie moderne, celle de Shelley et de Keats, l'autre (personne ne conteste plus le rôle prépondérant de l'imagination dans les spéculations les plus abstruses, et, il y a longtemps qu'on l'a démontré, la philosophie est plus près de la poésie que de la science), la philosophie dont vivent encore nos cerveaux. C'est que le réalisme anglais trouve son expression suprême dans l'aristocratie des sentiments — laquelle est, en effet, une divine réalité ; — c'est que le réalisme allemand estime le travail intellectuel et ses produits

comme les réalités desquelles procèdent toutes les autres.

Le réalisme flamand — ces comparaisons nous permettent de discerner son caractère spécifique — a d'autres mobiles, et ce sont : le désir de jouir avec certitude des biens tangibles ; le besoin d'affirmer par des résultats visibles l'énergie, l'activité, l'adresse physique de l'homme ; l'espérance de restreindre à d'infinitésimales proportions l'empire de la misère et de la maladie. Son idéal, c'est le bonheur dans les bornes de la vie sensuelle.

— Quoi ? seulement cela ? Seulement le « bien-être ? » — Et l'amour ? et la beauté ? Ne parlent-elles que de bien-être, la peinture flamande, la musique wallonne ?

— D'abord, ne soyons pas si dédaigneux. Le bien-être, réalisé dans tous les domaines où prétendent légitimement nos vœux, constituerait un progrès inappréciable, immense. Si cette œuvre est celle de l'Esprit belge, l'humanité lui devra pour la première fois de l'histoire l'atmosphère naturelle. les conditions désirables où pourra notre espèce accomplir le devoir social et individuel du développement intégral. — Quant aux arts, vaste

et passionnant élément de cette étude et sur lequel je reviendrai, je me contenterai, pour l'heure, de demander si la grande peinture flamande — qui n'est pas contemporaine de l'Esprit que je cherche à définir — ne nous apparaît pas, avec l'évidence de la gloire et du génie, comme le triomphe même, en beauté, en splendeur, des qualités réalistes de la race. — La musique semblerait induire à des conclusions différentes, et peut-être, à propos d'elle, faudrait-il constater une des plus éclatantes manifestations du dualisme belge. La musique, en effet, c'est l'aile de ce peuple et son espoir d'essor... Mais il serait difficile, malgré tant de belles œuvres toutes vivantes, d'égaler la production musicale, en Belgique, à celle de la peinture, — et qui à Van Eyck? et qui à Rubens? — L'avenir parlera.

En amour — chapitre aussi que je réserve — je ne vois pas non plus que l'esprit belge mente à la définition d'un idéal de certitude, d'orgueil physique, de bonheur tranquille. Le rêve a là dedans peu de part, et il n'y est pas besoin de délicatesse très raffinée. Voyez les relations des sexes dans le populaire. La femme n'est pas traitée

avec les précautions élégantes et douces des mœurs latines, — lesquelles, je le sais bien, ont donné, à cet égard, jusque dans les excès de la mollesse, de l'adulation, de la galanterie. Tout de même, ces excès-là, je les préfère aux excès contraires. Dès l'enfance, la Flamande est un peu sacrifiée et, bon gré mal gré, prend le pli de placidité, de docilité, qu'elle gardera toujours. Instruite, plus instruite que la femme de beaucoup d'autres pays, elle n'aura guère le temps ni l'occasion de donner une suite a ce premier développement acquis à l'école. Elle se contentera d'être belle, forte, féconde, de transmettre à beaucoup d'enfants sa bonne santé, son sang généreux et tranquille. — Je craindrais qu'elle fût bien déçue si elle attendait de la vie une part plus personnelle de joie. Mais elle n'a pas tant d'ambition, ses rêveries de jeune fille se sont de bonne heure brisées au mur étroit, et dur, et sombre, au mur de la cuisine de cave...

Et pourtant, si les caves habitées et les chiens attelés, en nous révélant les caractères pratiques et l'Esprit belge, ne nous trompent pas, les lions de pierre et de bronze et les dorures des monuments

disent vrai aussi, — et j'entends bien ce qu'ils disent : ils proclament le culte du faste.

Oui, ce culte est, au fond du cœur de tout bon Belge, aussi vivant, aussi essentiel que son instinctive assiduité au labeur et son goût pour l'économie. Ce faste et cette économie sont les points extrêmes, non pas les termes contradictoires du caractère national. L'économie constante permet le faste exceptionnel. Celle-là mène à celui-ci et tous deux procèdent bien de la même âme. Ce sont bien les mêmes qualités réalistes qu'elle montre dans l'effusion à heure fixe, périodique, de sa joie, et dans son effort quotidien.

Économie, donc; avarice, non pas. C'est pour dépenser, ici, qu'on thésaurise. On a le sens, rare, *de la vie au présent.* — Chez d'autres races, l'individu s'absorbe dans la pensée d'un lointain avenir, où la joie sera pleine, ne comportera rien de médiocre, où ce sera, dans l'éternité humaine du « tous les jours », la liberté splendide. A cette heure d'absolu, embellie d'être future, divine d'être celle qui ne sonnera peut-être jamais, il se sacrifie, et, vienne la mort, le rêveur n'aura vécu qu'en rêve. — C'est une façon de vivre, il est vrai. — Elle a peu

d'amateurs, en ce pays. Les joies successives y sont prisées très haut, bien justement, car elles sont, en effet, très précieuses, et le goût foncier, universel en Belgique, du faste les relève de noblesse.

La proverbiale propreté belge, qui se retrouve jusque dans les intérieurs les plus humbles, est le fond, la condition première de ce faste. Partout on aime l'éclat. Quand on ne peut le demander à de plus riches matières, on le cherche dans les planches peintes du parquet, qu'on lave, qu'on frotte, qu'on fait briller, dans les cuivres et les étains de la cuisine, qu'on fait reluire, dans tout ce qui, pierre grattée, bois ciré, métal astiqué, peut accrocher un peu de lumière à réjouir les yeux. Il faut voir la bourgeoise belge, dans son petit royaume domestique, présidant et concourant de sa personne à ces mille soins ménagers! Elle assigne au moindre objet son coin, elle ravive l'accent terni d'une vitre, elle persécute la poussière... C'est une passion, et plus encore, c'est une religion, avec des cérémonies ordinaires, journalières, avec sa grande solennité hebdomadaire, le samedi sacré du récurage et du reloquetage! Ce

jour-là, chacun s'y met. On se reposera demain : c'est dimanche.

Le dimanche est tout à la joie.

La journée débute, le plus souvent, par quelque cortège agrémenté de stations dans les estaminets du chemin. Le dîner — midi — est plantureux, très arrosé, terminé dans l'apothéose d'un copieux dessert. On ira, selon la saison, digérer en famille à la campagne ou dans un grand café du boulevard, sans trop se répandre en paroles. Le soir, aux estaminets où l'on retourne, on sera moins taciturne, et la journée s'achèvera peut-être par quelque sauterie, pesante et joyeuse.

Avec plus d'abondance, de couleur et de bruit, les jours — fréquents! — de fêtes publiques, où la journée tout entière se partage entre la table et la rue, ce programme est bien celui des réjouissances belges. Il date de loin. C'est la même histoire au temps des ducs et des communes. Si le vin ne coule plus, aujourd'hui comme alors, dans les fontaines, si les kermesses ne s'illustrent plus de tournois, si le décor a perdu sa grâce ancienne d'héroïsme lyrique, la gaîté populaire est restée aussi violente que jamais, aussi grasse, aussi pro-

digue. Les prétextes de « festivités » vont même se multipliant. Ne comptait-on pas, l'an dernier, deux cent quatre-vingt-quatre ducasses annuelles dans le seul pays de Charleroi ? Le Belge ne se lasse pas de rire, et il ne regrette pas d'avoir ri ; ce trait est le meilleur et il est assez particulier : oui, même chez les moins fortunés, bien loin de déplorer, le lendemain, la dépense de la veille, c'est, *non sans vanité*, au chiffre de cette dépense qu'on évaluera et qu'en souvenir on revivra les bonnes heures passées.

Le réalisme de la race reparaît ici. Ce qu'ont coûté les choses, les sacrifices qu'il a fallu faire pour se les procurer, sont pour beaucoup dans le plaisir qu'elles donnent, dans la valeur qu'on leur accorde. Mais le réalisme rejoint le faste par l'entremise de la vanité. *Non sans vanité,* disais-je, et cette satisfaction de la vanité n'est-elle pas une des plus naturelles manifestations de l'esprit de faste ?

En ce sens, n'est-il pas intéressant d'entendre, avec quel accent glorieux ! les gens riches parler des grands vins qu'ils boivent ? Posséder ce que la terre natale ne donne pas ! avoir fait venir les choses de loin ! canaliser vers la Belgique les pro-

duits de toutes les autres nations!... Un écrivain belge de rare mérite, M. Eugène Demolder, affirme, plaisamment, que la Belgique vide tous les tonneaux de Bourgogne : « Ce vieux vin de Bourgogne que la France, *parcimonieuse et sobre,* ne semble produire que pour réjouir les repas du Hainaut, du Namurois et du Brabant. » — Vraiment, confrère? Il est probable que vous vous êtes rarement assis à une table française.

Mais ce goût du monopole et de l'annexion est bien belge. Ce n'est pas seulement le vin de Bourgogne que les Belges disputent à la France; ils lui ont pris aussi (tout juste de même, il est vrai) quelques grands hommes, entre autres Montaigne, dans le passé, et, hier, Verlaine. Ma sympathie ne veut voir dans ces prétentions que la noblesse du désir dont elles témoignent.

Réalisme : voilà donc la couleur des heures de joie comme des heures de peine et de travail. Le Belge ne s'amuse pas d'un rien, ou même de rien, à la façon napolitaine. Un bon repas, de la soie et de l'or sur les bannières de la Société, des habits neufs ou telles autres espèces solides et tangibles, — quand d'abord on a cela, alors on peut

causer, conter, discuter, faire au voisin des tours ou courtiser sa voisine, enfin chercher à la gaîté dont on se sent le cœur et le ventre pleins des motifs plus élevés ou plus légers. Mais la valeur matérielle, le prix monnayé des choses importe avant tout.

Ils arrive même — et c'est bien mon ennui — que la préoccupation de cette valeur l'emporte sur le souci de l'autre, la valeur spirituelle. C'est le danger auquel l'esprit pratique, réaliste, est naturellement le plus exposé. Il pèse, il compte, et. *plus il y en a*, plus il est content. Le goût du gros, du cossu, l'emporte, dans ses préférences, sur la délicatesse, et cela ne se voit que trop dans certaines œuvres d'art modernes. Je regarde par exemple, le Palais de Justice, et je vois bien que cet édifice à dû couter beaucoup, tout fait de blocs énormes de pierre dans un pays où la pierre est rare; mais tous ces frais sont en pure perte si la titanique bâtisse n'est, je ne suis pas seul à le croire, qu'un scandale monumental !

Le goût du gros. Wiertz, peintre au kilomètre, était belge. — Il y a aussi des sculpteurs au kilomètre.

Cette jactance, qu'il ne faut décidément pas négliger dans une étude du caractère belge, s'en tient trop volontiers, pour triompher, aux motifs matériels. On voit, par exemple, à propos des restaurations de monuments anciens, que les échevins donnent volontiers l'argent; la matière doit être riche. Mais l'art est ici, dans leurs pensées, secondaire, et les exécutants commis à l'opération s'en tirent par ce procédé présomptueux et sommaire : ils *effacent,* puis ils REFONT ! Quand la plus élémentaire prudence comme le plus initial respect prescrivent si impérieusement, à qui se mêle de retarder (et pourquoi faire, en définitive ?) l'action des ans, le rôle très limité de l'*étayeur*, non pas celui de *réparateur !* Consolidez les parties qui menacent de choir, là se borne votre fonction, ô « restaurateurs ! » Mais vous l'excédez sans cesse, et il ne répugne ni à votre goût de faire du vieux-neuf, ni à votre modestie de corriger des œuvres sublimes, anciennes, dont fatalement le sens profond échappe à notre vision moderne. — Un conservateur de tableaux, dans un grand musée officiel, a coutume aussi d'effacer et de refaire. Il dit, en tutoyant Rubens : « Ce que j'en-

lève, je peux le remettre. » — Le fait est qu'il emploie les huiles et les essences, les couleurs et les vernis les meilleurs, les plus coûteux : quoi de mieux ? — La conviction est à peu près générale, ici, qu'avec de l'argent on peut tout.

Les femmes, les premières, s'apercevront bientôt qu'avec l'argent tout seul on ne peut rien. L'une d'elles — esprit à part, il est vrai, et d'une belle indépendance — Mlle Marie Mali avoue, au cours d'une étude sur *La Femme belge* : « Nous avons plus de goût *pour* la toilette que de goût *en matière de* toilette. » Elle dit aussi : « Notre trop peu savante coquetterie... »

Pourtant, la fortune, très souvent, lui offre, et toutes fourbies, toutes les armes, à la coquetterie de la femme belge, sans même parler de la beauté, de la particulière beauté flamande, riche, savoureuse, et dont les exemplaires sont si nombreux dans toutes les classes de la société. Mais même à la beauté, dans le plus somptueux des cadres, il faut, pour qu'elle acquière ce rayonnement suprême qui la rend invincible, — de l'esprit ! Il y a, dans l'art de plaire, d'imperceptibles détails essentiels, que la nature n'enseigne pas et que l'argent ignore.

Il y a « le génie d'être belle », il y a des *secrets,* — *des* secrets dont l'esprit seul, comme de tous les autres, a *le* secret.

L'argent! ah! l'argent! cette lèpre...

Il est certain que l'esprit belge s'en arrange. Il voit, avec logique, dans la misère un vice. Il a inventé, contre le vagabondage, des lois terribles, et le code exagère ses rigueurs selon que la misère exaspère les siennes... Aux enfants eux-mêmes on inspire, par des cadeaux de pièces de monnaie, le respect de l'argent. D'un baptême le souvenir qu'on garde, c'est un chapelet de cens percées...

CHAPITRE VI

Le Réalisme belge.

CHAPITRE VI

Il était sans doute nécessaire que la famille humaine destinée entre toutes à *réaliser* le bien-être — d'où l'Espèce vers un plus haut avenir pourra prendre l'essor — eût plus qu'une autre le sens et même le respect du *moyen* unique, du seul *instrument* qui lui fût offert pour accomplir sa fonction. Si elle a trop cultivé ce sens, si elle a poussé ce respect jusqu'à une vénération presque idolâtrique, si elle a pris au mot l'audace affreuse de langage qui donne au vocable chargé d'exprimer par excellence l'idée d'argent le radical de celui qui signifie « Tête » : le Capital, — ce sont là les presque inévitables excès d'une logique un peu immédiate. Il ne faut pas apporter, dans l'appréciation de cet aspect du caractère belge, la rigueur passionnée, partant injuste, d'un esprit absolu. Il ne faut pas,

surtout, refuser de convenir que, si les qualités de ce caractère sont moyennes, il les a portées à leur dernier période.

Soit, l'imagination lui manque, l'idéalisme n'est pas sont fait et l'au-delà ne l'inquiète que juste dans les proportions où il convient, pour ne choquer personne, de montrer qu'on y pense. Il est, en tout, moyen, modéré, il ne regarde pas hors de la vie, dans l'extrême-monde où sont les Idées, d'où vient l'initiative des grandes actions, des profonds changements, d'où rayonnent les périlleuses et les sublimes hypothèses sur qui se refaçonne et dont reste marqué pour un lustre de siècles le cerveau humain. Ces rêveries n'enchantent que les « excessifs » et les « passionnés ».

Eh bien ! L'initiative viendra d'ailleurs et d'autres risqueront la révolutionnante hypothèse. Mais au service de la nouveauté féconde — dès que, pas avant, l'évidence irradiera d'elle — nul groupe d'hommes ne mettra plus de bonne volonté, plus d'adresse et d'exactitude, plus d'activité persévérante, plus de lucide compréhension, plus d'ingéniosité accommodatrice que le groupe belge.

Car l'esprit réaliste possède le génie, dont l'esprit

idéaliste est à l'ordinaire privé, de la Réalisation. L'idéalisme invente, le réalisme accomplit; l'idéalisme voit, indique, le réalisme adapte et applique. — L'idéalisme plane en pleine synthèse, sans préoccupation des conséquences, se complaisant avec un transcendant égoïsme à rejoindre les extrémités des mondes, à fermer le Cercle divin de la Pensée par la pénétration des plus lointaines analogies. Que resterait-il de ces spéculations, quel en serait le bénéfice pour l'humanité, si le réalisme n'intervenait ensuite, vérifiant la synthèse par l'analyse, fixant et objectivant par l'œuvre de l'ouvrier l'idée du poète et du philosophe? Et qui dira laquelle des deux actions est la plus précieuse, celle de l'inventeur ou celle du réalisateur?

Jusqu'au fond de mes propres préférences, je condamne — ici, témoin — l'étonnement d'un instinct idéaliste devant les comportements de l'esprit réaliste. Plût à Dieu qu'un jour — ah! le plus prochain! — ils se réconcilient et s'associent. C'est sur l'unité de leur double effort qu'est fondé tout progrès véritablement humain.

Cette réconciliation, cette association infiniment désirables s'accompliront-elles ici? Est-ce là le

sens, est-ce la mission de cette dualité belge que j'ai d'abord signalée ? Les musiciens et les industriels wallons prêteront-ils leur qualités d'initiative et d'invention aux peintres et aux agriculteurs flamands, et emprunteront-ils à ceux-ci leur génie d'*accomplisseurs* ! Verra-t-on, quand ? grâce à cette harmonie supérieure, sur ce petit coin de terre où la vie est exceptionnellement abondante et facile, l'Humanité se révéler et s'affirmer dans la vérité de sa destinée sainte, — l'Humanité double par ses forces de conception et de réalisation, et une par la direction unique de ces deux ensembles de forces ?

L'un des principaux obstacles au progrès de l'esprit belge vers cette harmonie, c'est le bien-être matériel dont on jouit dans ce pays plus généralement qu'ailleurs. Certes, je consens que le bien-être matériel soit un des mobiles les plus légitimes de l'action humaine ; mais gardons-nous de lui laisser prendre, dans une conception juste de la vie, le premier rang. Atteignons le, mais ne nous y attardons pas. Il n'était un but qu'au futur ; possédé, au présent, il n'est que le tremplin qui nous permettra de bondir plus haut, vers le bien-

être spirituel. Je crains qu'en Belgique on ait pris l'habitude de cultiver les appétits des sens, de leur soumettre toutes les énergies du composé humain, qui, de la sorte, risque de se développer — en largeur et en grosseur, tout à la gloire du ventre, sans profit pour le cœur, sans bénéfice pour la tête.

S'ensuit-il que les sincères amis de la Belgique lui souhaitent quelque infortune passagère? Pareille à la maladie chez l'individu, elle a souvent sur les peuples une action bienfaisante, purificatrice! — Non. Les qualités réfléchies de la race flamande, les qualités intuitives de la race wallonne permettent d'espérer que d'elles-mêmes et bientôt, comprenant leur belle mission, elles se feront une idée plus noble, plus vraie du bien-être réel — qui n'est pas seulement le confort, qui n'est pas seulement la satisfaction facile, large, assurée, des besoins et des appétits, mais bien celle des passions aussi, entre lesquelles, sans leur imposer aucune hiérarchie, on ne peut du moins oublier la Passion de Savoir et la Passion d'Aimer.

Tout invite à compendre ainsi son grand destin social le peuple, composite mais complet, qui résulte de l'alliance historique de ces deux races,

— tout, et particulièrement la situation géographique du pays où il prospère. Situation admirable, unique ! Centre et carrefour des trois grandes nations civilisées, la Belgique est le lieu où se répercutent les échos de toutes les Paroles positives qui se profèrent en Angleterre, en France et en Allemagne ; le point où doivent fatalement se rencontrer les vibrations de tous leurs efforts. Oui, s'il y a encore, dans cette Europe désorbitée, un centre, c'est ici qu'il est en voie de formation. Les individualités associées en ce point central y bénéficient de l'énergie dépensée par les trois grandes voisines en de chanceuses et rivales initiatives, et n'ont qu'à choisir entre les résultats comparés, sans avoir personnellement perdu ni génie, ni temps, ni « capital » en de pénibles tentatives. Mais la collectivité formée de ces individualités privilégiées abuserait d'un si rare privilège, et par là encourrait de graves responsabilités, si elle se contentait de prendre — parmi les innombrables richesses qui lui viennent de toutes parts, comme si l'univers n'avait d'autre souci que de travailler pour elle — ce qui correspond seulement à un médiocre idéal de puissance matérielle et immé-

diate, sans leur demander de nouvelles clartés, un point de départ, *sans en faire quelque chose*, enfin, quelque chose qui, étant d'elle, marqué d'elle, soit vraiment et dûment à elle, — c'est-à-dire (puisque, le seul signe certain de la propriété légitime, c'est le don) digne d'être offert par elle au monde en retour de ses bienfaits.

Et ce n'est pas assez, en vérité, de prendre, toute faite, en Angleterre, une locomotive et de la poser sur les rails belges, tout fait, en Allemagne, un système d'hygiène et de l'appliquer dans les hôpitaux belges... Il ne suffit même pas pour mériter de vivre, de bien travailler toute la semaine durant et de bien rire tout le dimanche. Il faudrait encore, il faudrait surtout aux progrès de la science et de l'industrie, au travail de la semaine et au rire du dimanche, — ajouter un grand Sens Humain.

CHAPITRE VII

Devant la Mort.

CHAPITRE VII

J'ai peur qu'ici, surtout dans la populaire, le sens du miracle ordinaire de la vie soit oblitéré. J'ai peur qu'une conviction innée et bénévole y soit acquise à la trop fameuse assertion : « Le monde est désormais sans mystère... » — Oui, sans mystère, en effet, est le monde, mais non pas d'hier, car il le fut toujours si nous le bornons à ses premières apparences. — Justement, j'ai peur que l'esprit belge se contente des premières apparences de l'être et de la chose, des espèces sensibles qu'il peut apprécier par des moyens connus de jaugeage et de vérification. Il s'en tient au « fait », pris objectivement et en lui-même, sans chercher à le

commenter par ses relations infinies avec tous les autres « faits », — relations qui, pourtant, constituent, elles aussi, un « fait », — sans s'efforcer de pénétrer jusqu'au fond commun où tout, venu de tout, rejoint tout, où les significations profondes se révèlent à la merveilleuse clarté des correspondances, des analogies. Cela, c'est, pour ce tempérament d'immédiate pratique, la creuse proie de l'intuition, de l'imagination : il lui faut du plus solide, du plus tangible, qui occupe les sens et laisse l'esprit reposer. Ces tendances sont-elles étrangères aux heureux résultats que les Belges obtiennent dans tous les emplois physiques de leur activité, industries, sports, voyages, etc. ? Non, sans doute ; mais elles sont bien pour quelque chose aussi dans l'absence de tout nom belge sur la page où l'histoire inscrit les noms des métaphysiciens et autres « abstracteurs » n'est-ce pas ? « de quintessence », négligeables, croyez-vous?

C'est dans la vie — dans les deux grandes péripéties de la vie qui se nomment la Mort et l'Amour — étude que j'annonçai — qu'on voit avec la brutalité de la plus cruelle évidence quelles conséquences tristes entraine cette assuétude réaliste

d'estimer les circonstances, les sentiments d'après leurs manifestations physiques et en se gardant bien de dépasser l'écorce des choses...

Le Mystère qui, chez d'autres races, se réserve comme son apanage, suprême, inviolable, cette unique et double frontière de la vie tangente à l'Infini — la Mort et l'Amour — en a été, ici, sans scrupule, expulsé.

Demeurent, seuls, le fait et ses conséquences immédiates : le cri des berceaux autour de l'alcôve, et le bruit, hélas! de l'argent autour de la tombe.

Je n'estime pas que l'attitude humaine, la vraie, devant ces deux seuils de la vie, soit celle ni de la peur ni, même, de la pudeur. Notion, du reste, bien délicate à définir que celle de la pudeur... Mais l'impudeur — notion plus claire — ne convient pas, je pense, davantage. L'attitude, vraie, devant ces deux Mystères également adorables, est celle du respect réfléchi, tout voisin de l'exaltation religieuse (je parle d'une religion sans dogmes et dont les rites sont d'avance inscrits dans la nature) qui bientôt ira — oui, même devant la

mort — jusqu'à cette intensité mystique et spirituelle : la véritable Joie !

Au moins, que le lucre en face de la Mort, que le stupre en face de l'Amour disparaissent, s'évanouissent, soient anéantis...

Le bruit de l'argent autour de la tombe...

Qu'il me soit permis de noter l'impression pénible produite sur la plupart des étrangers par ces expositions perpétuelles de cercueils à des devantures cossues de magasins, dans des rues gaies. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges, pour toutes les conditions, pour toutes les religions, et, du trottoir où l'admiration le fixe, le passant peut faire son choix. Ce trafic brutal des choses de la mort, on m'affirme qu'il y faut voir une trace de la domination espagnole. Et je songe... Peut-être, avec le caractère sombre de la religion en Espagne, dans le nord surtout, dans cette Espagne noire où la mort, partout présente, sous les dehors les moins variés et les plus consternants, fait le seul orient des âmes, peut-être, là-bas, ce commerce funèbre n'a-t-il pas la couleur impudente que lui laisse, ici, le fond jovial, bonhomme et bon enfant, du tem-

pérament national. Je vois, sans être trop choqué, à Santiago de Compostelle ou à Pampelune, dans une rue ancienne et qui se défend du soleil dur en inclinant par le faîte ses maisons l'une vers l'autre, — une vieillarde, au chef couvert de la mantille noire, les grains du rosaire dans ses maigres doigts, accroupie entre les cercueils. La mort, telle que la conçoit cette race taciturne ne démentira pas la marchande qu'elle fait vivre, et les angles de son visage avec ceux des boîtes funéraires ne brusquent pas l'antithèse. — Mais à Bruxelles, il en va tout autrement, et quand le marchand de cercueils, avec son *bon* rire, dit au client, en cognant dru sur la paroi des bières : « C'est tout cœur de chêne, monsieur, sais-tu! » le bruit de la voix détonne avec le bruit du bois...

Il est vrai, un autre bruit les couvre tous deux.

Le bruit de l'argent autour de la tombe...

Et c'est le seul bruit qu'on entende autour d'elle, puisqu'en Belgique, dans le peuple, les morts ne sont pas veillés. Dès que la camarde est entrée, la famille se retire dans une autre pièce, laissant le trépassé « se débrouiller avec le diable », comme disent les Hollandais.

Ce dernier trait commente le premier avec une simplicité violemment expressive. — Une fois, en effet, que le souffle a franchi, comme disaient les anciens, la barrière des dents, il n'y a plus à s'occuper de l' « inanimé », — autrement que pour lui faire des funérailles, et d'abord (si lui-même à l'avance ne l'a dès longtemps désigné) lui choisir un beau cercueil. Là dessus, par exemple, on ne lésinera pas ! et la sensibilité familiale se soulagera par un flux de pièces d'or. — Mais on a compté pour rien les dernières minutes, les si brèves minutes sacrées que la nature accorde aux vivants pour s'emplir le cœur et la mémoire des traits aimés — qui vont s'effacer.

CHAPITRE VIII

Devant l'Amour.

CHAPITRE VIII

Par une des rares matinées clémentes que nous donna, l'an dernier, l'avare mois d'août, je me promenais au bois de la Cambre, suivant ces vieilles et magnifiques « drèves » dont je garderai, même dans les grandes allées du bois de Boulogne, le souvenir émerveillé.

Devant moi marchaient un jeune homme, une jeune fille Assez près d'eux pour bien les voir, trop loin pour les entendre, je remarquai qu'ils se tenaient un peu distants l'un de l'autre, bien qu'unis par les mains, ou, plus précisément, par un doigt et une main — le doigt de la jeune fille emprisonné dans la main du jeune homme, — et ce doigt et cette main se balançaient entre les deux jeunes gens, au rhythme lent de leur marche, avec les mouvements d'un rigoureux « isochronisme ».

Tout bon Brussleer, à cette attitude, ici classique et la leur, eût reconnu des fiancés. Mais il

se dégageait de leur démarche de leurs rires rares et gênés, de la précaution qu'ils prenaient, instinctivement, de ne pas s'entreregarder, et de mille autres riens du même ordre, assez de cette niaiserie douce et de ce poétique ennui qui composent, dans tous les pays du monde, l'atmosphère naturelle du bonheur encore jeune, pour que je ne pusse m'y tromper : fiancés ou non, à coup sûr c'étaient-là deux amoureux.

Et je les observais à distance, avec discrétion, non sans une pointe — voulez-vous? — d'attendrissement.

Je m'étais déjà intéressé à d'autres couples semblables, sur les grand' routes vers les champs, au parc de Saint-Gilles, même dans les rues de la ville, le dimanche. Et je retrouvais en celui-ci l'occasion de comparaisons déjà faites, des souvenirs anciens de troubades dominicaux, dans la province française, deux à deux en balade avec les payses, un brin d'herbe ou quelque fleurette à la bouche; aussi tels couples de bergers et de bergères, dans l'Oberland bernois, aux yeux si tendres, si bleus. si rêveurs, aux gestes si brutaux... Et je me disais qu'en Brabant on « courtise » avec plus de dou-

ceur, plus de politesse, voire plus de poésie qu'en France, avec moins de façon, pourtant et aussi avec moins de hâte que dans les vertueuses montagnes...

Tout juste comme je faisais, à l'honneur de la Belgique, ces constatations, le jeune homme...

— Il faut, lecteur, m'aider d'un peu d'indulgence, car le détail n'est pas des plus commodes à préciser... Et bien! le jeune homme lâcha le doigt de la jeune fille, et, sans aller plus loin, au pied d'un arbre, au bord de la drève, plus humblement que le Manneken-Piss — qui évidemment y met de l'ostentation! — fit de même. La jeune fille ne se détourna pas, ne s'éloigna pas, attendit, patiente. — J'attendis aussi, un peu gêné, pour continuer ma route, qu'ils se fussent repris par le doigt et la main. Quelque temps encore je les suivis, mais j'avoue que la naïveté de leur maintien avait perdu pour moi ses couleurs aimables. Brusquement, violemment m'apparaissait le réalisme dans l'amour. Le Mystère est supprimé, et la précoce accoutumance, chez les deux sexes, des plus formelles et désenchantantes nécessités de la vie physique n'est sans doute pas étrangère à cet abandon de l'allure,

chez l'homme, à ce laisser-aller, qui comporte tant de mépris pour la femme. Elle y est préparée de bonne heure...

On ne peut traverser les faubourgs de Bruxelles — et, aussi bien, de toutes les autres villes de Belgique — sans remarquer le rôle de « petites mères » que les fillettes y jouent dès la septième année, quelquefois plus tôt. Point de pas de porte où elles ne soient à deux ou trois assises, un marmot dans les bras, qu'elles bercent, qu'elles mouchent, qu'elles biberonnent, qu'elles torchent, qu'elles amusent, à un âge où, dans d'autres pays, les petites filles jouent encore pour leur propre compte.

Le résultat? Il est fatal. Comment, en grandissant, les petites filles oublieraient-elles que le lendemain de l'amour sera fait pour elles de dure prose? Comment pourraient-elles, de bonne foi, n'ayant pas de la vie une conception assez haute pour entendre l'harmonie vaste et divine que font tous ses contrastes, croire à la poésie de la veille! Et dès lors à quoi bon s'attarder à des délicatesses qui seront si vite fanées, exiger des égards qui seraient, presque, des mensonges?

Le motif? Il est fatal aussi. Les parents — si pro-

lifiques! — sont tous deux au travail, du lever au coucher du soleil. Ils n'ont pas le temps d'élever leur progéniture; à peine les journées suffisent-elles à lui gagner du pain. Les petits seraient abandonnés dans la maison déserte, si les grandettes ne suppléaient la mère.

Je sens tout ce qu'il y a là de touchant et même d'admirable; j'apprécie cette leçon de dévoûment, d'abnégation, donnée par la vie elle-même à la femme encore enfant et dès que sa raison s'éveille. Elle sera, du moins quant à la pratique, mieux qu'une autre préparée aux difficiles fonctions maternelles, quand l'heure sonnera, et tout de suite elle est ainsi avertie du fond sérieux de l'existence. Mais n'est-ce pas un peu aux dépens d'elle-même, au détriment de son développement personnel? Ne perd-elle pas aussi, et bien vite, sa candeur native? Tôt ou tard, il est vrai, la vie se chargerait de lui enseigner la résignation... Est-on bien sûr que la résignation soit un principe humain? Il peut être prudent de ne pas laisser à la jeune fille pauvre le temps de rêver... A ce compte, madame Bovary ne sera jamais Belge. Mais madame Desbordes-Valmore non plus...

III

Car, observons-le, ce système de « prose pratique », plus évident et plus grossier chez le peuple ouvrier, nous le retrouverions, en Belgique, avec un peu plus de raffinements, dans les classes plus élevées. Il a le tort de laisser sans culture les germes de noblesse spirituelle, de condamner les aspirations délicates, de contrarier l'éclosion des âmes rares. Cela est mauvais et cela est dangereux.

Au point de vue, précis et restreint, des relations sexuelles, cette initiative prématurée des petites filles, par leur « maternité avant la lettre », aux réalités de l'amour, — qui fait qu'elles ne s'étonnent de rien — est très générale. Mes accordés du bois de la Cambre n'ont rien d'anormal ; toutes les Bruxelloises ont de très bonne heure puisé de l'eau à la fontaine du Manneken-Piss. Il est terriblement national, le vilain petit homme.

Luther conte, avec un peu déjà, dirait-on, de la pudibonderie qui sera l'un des caractères extérieurs de la Réforme, que quand on veut empêcher les Italiens d' « arroser » un mur, on y peint Saint-Antoine avec sa lance de feu. Les Italiens, au XVI[e] siècle, avaient de ce Saint une terreur super-

stitieuse à cause des plaies qu'il passait pour envoyer aux impies. Je ne sais s'il suffirait de peindre, sur les murs de la banlieue de Bruxelles, Saint-Roch, pourtant particulièrement vénéré, pour obtenir des passants...

Des optimistes me disent : — Ces grossièretés manifestent, naïvement, le goût de la race pour la nature libre, simple, vraie jusqu'au cynisme. C'est encore un signe de force. Les raffinements de la politesse accompagnent souvent la dégénérescence. Ces licences choquantes d'allures signalent une humanité puissante, abondante, féconde, légitimement enorgueillie de cette fécondité qui, dans le passé, lui permit, grâce à l'élément numérique dont elle ne manqua jamais, tant de gestes guerriers, tant de hardiesses victorieuses...

Je ne veux pas faire hors de propos le moraliste, ni assumer des airs puritains qui, d'aucune façon, ne me conviendraient ; j'écoute donc les optimistes, — des Flamands, — et je veux qu'ils aient raison. Il est toutefois regrettable, mais il est commun que la délicatesse et la force aillent par deux chemins.

J'écoute aussi les Wallons, qui me disent : — Ces traits sont moins belges et nationaux que

provinciaux et flamands; on ne les retrouverait pas en Wallonie.

— Soit. Mais c'est aux Wallons, alors, qu'il faut faire le procès. Pourquoi laissent-ils ceux de l'autre race impressionner si vivement de leurs qualités propres le pays tout entier qu'on sait exposé à lui attribuer ce qui ne vient que d'eux?

La réponse à ma question, je la trouve, suggérée, dans une remarquable étude d'Albert Mockel sur Camille Lemonnier: « Le défaut des Wallons, dit Mockel, est de douter d'eux-mêmes, de ne jamais se satisfaire. Il est rare qu'ils hésitent à choisir leur sentier; sitôt qu'ils y sont entrés, ils continuent dans le même sens, et ne failliront pas à leur but pour s'en choisir un autre; mais, en chemin, ils se défient de leurs forces, s'arrêtent parfois. »

Cette défiance de soi, c'est l'esprit critique, cette grande source de développements individuels, intellectuels, intérieurs, mais cette cause, aussi, d'apparantes défaillances, de paralysie, d'inaction. Les races, comme les hommes, qui possèdent ce don dangereux et merveilleux, accomplissent avec plus de certitude, avec une plus lucide conscience,

mais plus douloureusement, plus lentement, leur destinée. L'avenir sera marqué de leur empreinte à des profondeurs que l'histoire dira ; mais le présent semble leur échapper, les soupçonne à peine. Au contraire, les impulsifs s'emparent fortement de l'Instant, et le timbre de leur voix se distingue tout de suite entre les bruits contemporains. La vie autour d'eux subit leur ascendant, reflète leurs passions, revêt leurs couleurs, s'assujétit à leurs goûts.

Il y a de l'impulsif, chez le Flamand, ce qui ne l'empêche pas — rare et très précieuse rencontre — d'être aussi un réfléchi. L'union de ces deux qualités lui assure un grand avenir.

CHAPITRE IX

Le Culte de l'Enfant.

CHAPITRE IX.

Je veux noter un trait, particulier, si je ne me trompe, à l'esprit belge, et particulièrement sympathique : le culte de l'enfant.

Partout, certes! l'enfant est aimé et j'entends dire. non pas que la Belgique ait le monopole de l'amour paternel et maternel, mais qu'elle le pratique, à tous les degrés sociaux, avec une franchise qui lui est spéciale, avec un instinctif orgueil, un naïf égoïsme (aimer son enfant, n'est-ce pas s'aimer ?) dont les marques extérieures sont, dans le peuple, singulièrement sensibles. Cela tient peut-être à de mauvaises, ou médiocres, autant qu'à de bonnes qualités. Tout homme s'admire, le Belge avec un peu plus de franche jactance que tout autre homme, dans la beauté des enfants qui lui doivent la vie. N'est-ce pas, dans la recherche de leur mise, son

goût du luxe qu'il cultive? N'est-ce pas lui-même qu'il respecte en eux, ou pourquoi tutoie-t-il son père quand il dit vous à son fils?

Le « tu » et le « vous » belges sont, du reste, d'une distribution très singulière. Un fin Bruxellois, pour expliquer le tutoiement prodigué à l'inconnu de la veille et même du jour, me disait : « En France, il vous faut connaître quelqu'un depuis dix ans pour consentir à le tutoyer ; dix ans! c'est le temps d'avoir contre lui dix mille motifs de haine! En Belgique, nous sommes plus prévoyants... »

Mais ce grand clerc n'a pas su me renseigner au sujet du « vous » paternel.

— C'est une habitude, me dit-il.

Oui ; c'est à dire que c'est national. Etant donné l'orgueil, national aussi, peut-être n'ai-je pas tort de lui demander le demi-mot de l'énigme ; l'amour nous en donne l'autre moitié.

Cet amour prime tout. Il s'affiche, dans le peuple, avec une ingénue sollicitude qui m'émeut profondément. Il faut venir en Belgique pour voir un papa tenir, à la promenade, son poupon dans ses bras et le bercer en marchant, pendant que la

mère, fatiguée, se repose. — Dans tous les pays du monde, les grands-pères et les bébés font, à l'ordinaire, bon ménage; mais je n'ai guère, qu'il m'en souvienne, rencontré ailleurs qu'ici des vieux bonshommes — et non pas tout à fait du monde ouvrier, mais en redingotes noires, un peu râpées — qui s'en vont par les rues, portant un tout petit dans ses langes ; et derrière eux, entre les basques sombres de l'habit, le goulot du biberon et le tuyau de la pipe chantent à l'unisson leur chanson blanche et noire.

La rue tout entière appartient aux enfants, surtout dans le faubourg, à leurs jeux, à leurs cris, aux fantaisies que leur suggèrent la saison et le lieu, baignades nues dans les canaux, fusillades du passant, à boules de neige, sur les boulevards. La police elle-même, indulgente, intéressée, regarde ; quelquefois elle sert de cible.

Une conviction universelle est acquise et règne : tout est permis à l'enfant. Et l'enfant, en excellent ennemi-né des lois qu'il est, abuse de la permission.

Du moins, il en abuse d'abord. Plus tard, pas très tard, sous l'influence du culte dont on l'envi-

ronne, vite éduqué, il s'accorde volontiers une extrême importance, et, comme pour se la démontrer à lui-même, il devient d'une gravité singulière, s'efforce d'imiter ses parents, de travailler comme eux. — Mais lui, c'est pour le plaisir, par gloriole; aussi, quelle ardeur il y met!

Hier, à Saint-Gilles, tout près du Parc, je voyais de ma fenêtre un groupe de garçonnets dans des jardins de grosse culture. Ils étaient quatre, et leurs années additionnées n'eussent guère donné plus de trente au total. C'était jour de congé; les enfants s'amusaient — de vrais enfants du peuple, habitués au constant exemple du travail — et voici leurs jeux.

L'un bêche un carré d'où l'on vient d'arracher des légumes; la terre, lourde des dernières pluies et dure par sa nature argileuse, résiste, et l'enfant a grand mal à enfoncer sa bêche. Il s'y reprend à cinq, à six fois, par rudes coups d'appui nerveux du talon de son sabot, par brusques pesées de sa jambe ployée, et j'entends, à chaque mouvement, le « han! » guttural dont il accompagne son effort. Il s'y prend comme un homme qui aurait le même mal dans un terrain proportionnellement aussi

difficile à remuer. Personne ne le surveille, l'enfant s'amuse à bien travailler; avant le soir, le carré sera bêché. Le petit aura mis trois heures pour faire ce que son père aurait fait en trois quarts d'heure. Tout de même, il aura fait la besogne d'un homme. Et quel geste de fierté heureuse, quand, le dernier coup de bêche donné et en laissant tomber l'outil, il essuiera d'un revers de manche, « comme un homme », la sueur de son front !

Entre deux champs de pommes de terre, les trois autres gamins s'escriment. Il s'agit de déblayer le sentier, d'arracher les mauvaises herbes, de rejeter au plus loin possible les pierres, les gravois. C'est dur pour deux paires de maigres bras armés d'une pelle et d'une pioche ! Les deux autres bras, plus frêles, trop frêles encore, conseillent, ordonnent, avec de grands gestes autoritaires. Je ne sais si on les écoute. — Un des travailleurs a sur la tête le chapeau, le vieux chapeau de son père ; ça doit l'aider.

Maintenant, la brouette est à moitié pleine ; il sera prudent de ne pas la charger davantage, et, telle que déjà la voici, qui la sortira du sentier ? —

Parbleu ! avec « mon chapeau » ! — Mais « mon chapeau » ne peut pas, même mis sur une oreille, même campé en arrièrre, très haut, tandis que les dents mordent rageusement la lèvre inférieure, — et, dans un mouvement délicieux de rancune et de dépit, l'enfant jette à terre l'inutile couvre-chef. Le sans chapeau a bien quelques mois de plus... « Tu vas voir ! » Sous le chapeau, — qu'on n'a pas laissé longtemps dans la poussière, — les bras se sont croisés, dans un défi : « Essaie ! » — En grinçant, en chavirant, la brouette est enfin poussée jusqu'au fossé. — C'est pas malin, dit « mon chapeau », j'avais fait le plus difficile !...

Et, sans perdre de temps, la journée étant finie, les mains, toujours actives, déroulent la ficelle d'une toupie. Ces petits hommes redeviennent, parfois, des enfants.

Hélas ! leurs jeux ne sont pas toujours aussi aimables. Les batteries sont fréquentes, et il n'est pas rare de voir deux ou trois *ketjes* « occupés à » torturer un chat ou un chien. Ce n'est pas, je le sais bien, en Belgique seulement que *cet âge est sans pitié ;* mais en Belgique la férocité enfantine s'accentue d'un peu d'insensibilité universelle.

Le culte de l'enfant — correspondant et naturellement symétrique au culte des ancêtres — sera une condition première de vitalité et de progrès, quand l'esprit général, en ce pays, aura lui-même dépassé la conception de bien-être à laquelle, je le répète, il s'est trop vite arrêté. Les parents ont raison de veiller à la santé physique de leurs enfants, de leur faire des muscles sains, des nerfs bien nourris. Mais il ne faut pas borner la vie à la gesticulation des bras et des jambes ; il ne faut pas, comme on semble le faire systématiquement ici, conjurer à tout prix l'agitation de la pensée, l'inquiétude de l'âme. A quoi bon mentir à l'enfant? Ne s'apercevra-t-il pas, bientôt et par lui-même, qu'il y a, en effet, dans la vie, d'étranges motifs de s'agiter, de s'inquiéter? Toutes vos précautions n'auront eu d'autre effet que de le laisser surpris, inaverti, non préparé, désarmé, devant la grande Inquiétude? — A moins que votre projet soit d'engourdir à jamais l'âme, dès avant le premier frisson de la vie réelle, et de telle sorte que l'homme passe du berceau à la tombe sans avoir vécu?

CHAPITRE X

Littérature.

CHAPITRE X

A chercher dans ses manifestations littéraires et artistiques de nouvelles lumières sur l'esprit belge, il semblera, peut-être, que nos regards risquent de quitter les classes moyennes, auxquelles jusqu'à présent et volontairement nous limitions notre enquête, pour se concentrer sur une aristocratie spirituelle dont les mérites d'exception offrent peu de traits communs avec l'âme populaire.

Fausse apparence.

Le poète et l'artiste ajoutent une voix, une expression au milieu qui les produisit, dont ils restent, dans une mesure variable, tributaires, et que, par suite d'un mystérieux échange de forces, à leur tour ils reproduisent. Le poète est fils de la foule, le fils très savant d'une mère très ignorante. Pourtant, tout ce qu'il sait, elle le lui enseigna.

Elle a beaucoup à dire, mais elle ne sait pas dire. Elle se répand en balbutiements confus, en gestes véhéments, sans parvenir à se faire entendre, — jusqu'à ce que l'enfant choisi se lève et parle (1). Il donne la forme vive et définitive, c'est le secret du génie, aux pensées, aux sentiments, dont la germination fut si lente dans la nuit des cerveaux, à travers les races et les générations. C'est des ténèbres que jaillit le verbe clair, c'est dans les ténèbres que la lumière s'est amassée, recueillie,

(1) Comme le héros, l'artiste est fils de la foule et ce n'est pas de lui que date l'esprit dont il est animé. Mais cet esprit, principe de toute action, Dieu individuel et social, qui doit s'épanouir, au bout des cycles, dans l'artiste, se met en chemin vers lui dès le commencement. Et si le héros constitue, de la foule obscure à l'artiste, un passage glorieux, contre Taine je pense (mais ce n'est pas ici le lieu de développer ces théories) que *l'artiste n'est pourtant pas le fils du héros* — pas plus que le paysage n'est le produit de la montagne du haut de laquelle on le découvre. Et au contraire, d'âge en âge, ce sont les artistes, en épurant l'histoire par la légende, en ramenant de toutes les forces de leur génie le monde à cette sublime simplicité hors de quoi fatalement se fane et périt la fleur de l'extase et du dévouement, qui réengendrent les héros.

informée, — jusqu'au jour de divin accomplissement où elle s'est évadée de sa prison noire, — jusqu'au jour où l'enfant à voulu naître. Mais, entre cet être nouveau et celui dont il procède, il ne peut exister de différence radicale, constitutive, cette lumière et ces ténèbres sont de la même nature, celle-là résulte de celles-ci et sans elle ne serait pas, — et tu ne peux concevoir la lumineuse apparition du poète sans concevoir du même coup, autour de lui, cette grande ombre, à laquelle il doit ses clartés, une Foule, sa mère élémentaire.

Et de cette mère aux innombrables visages tu connaîtras le type, divers et un, en contemplant le visage de son fils, car elle a réuni en lui tous ses traits essentiels. Et en lui, en lui seul tu la verras tout entière — telle qu'elle ne sait pas elle-même qu'elle est, car elle a pris en lui conscience de soi (1).

C'est ainsi que les historiens ont bien raison de

---

(1) J'oublie la « personnelle part d'infini » — si je puis ainsi dire — que le poète apporte dans sa poitrine. Mais la Foule aussi roule dans son sein de mère *un* infini, et *puisqu'il n'y en a qu'*UN...

demander aux œuvres des écrivains et des artistes anciens les secrets de la vie réelle des foules d'autrefois, de leurs passions, de l'esprit qui les anima.

De même donc, et sans du tout que change l'objet — moyen — de notre observation, pourrons-nous faire — sur une matière, toutefois, plus délicate (contemporaine!) — en interrogeant les lettres et l'art belges. Mais le caractère, précisément, délicat, de notre matière nous offre un moyen d'investigation expérimentale qui n'est pas à dédaigner. — Non seulement, en effet, les écrivains et les artistes sont les porte-voix de la foule, mais encore vis-à-vis d'eux, dans l'instant où ils vivent, la foule, sous la forme vivante aussi du « Public », joue, elle aussi, son rôle, prend, elle aussi, la parole. C'est, entre elle et le producteur, un drame à deux personnages, singulièrement piquant. Il n'est pas indifférent de savoir comment elle accueillit, traita, récompensa ceux de ses fils qui surent l'exprimer, si elle fut prompte à les reconnaître, si elle sut se les attacher par ce délicieux témoignage de gratitude maternelle qu'on nomme la Gloire, si elle stimula en eux l'amour de l'accent familial, la culture des différences nationales...

Étudiant à ces points de vue spéciaux la renaissance des lettres en Belgique, ai-je besoin de prévenir les écrivains qu'il ne s'agit point, en cet Essai, de critique littéraire?

Il faut avoir la franchise de le dire, — jamais, en aucun pays, sauf peut-être en Suisse, l'écart entre écrivains et lecteurs ne fut aussi évident qu'en Belgique. Il y a là une sorte inquiétante d'hiatus que rien, jusqu'à cette heure, malgré de très nobles et vaillants efforts — mais ils restent individuels — ne parvient à combler. Non pas que la gloire littéraire soit foncièrement indifférente aux nationaux; mais ils n'ont pu ou su lui créer des conditions vitales, un milieu, une atmosphère favorables, et les écrivains belges sont, pour la plupart, contraints à chercher par delà les frontières un public.

Ce phénomène a deux causes.

C'est, d'abord, que la littérature est, en Belgique, un fait relativement nouveau, d'assimilation pour une part, d'imitation sinon d'importation, — à la différence des arts plastiques. Tandis, en effet, que les peintres n'eurent qu'à rénover, après l'in-

terrègne du XVIII[e] siècle, une tradition ancienne et vraiment royale, les écrivains durent en créer une, et ils se heurtèrent à de graves obstacles, obéissant à des impulsions étrangères à la foule, ses contemporains seulement en apparence, la dépassant en réalité vers l'avenir à des distances de générations. Leurs efforts furent donc, à l'origine, singulièrement isolés ; des noms comme ceux d'Octave Pirmez et de Charles De Coster, d'un passé qui n'est pas très vieux, reçoivent de cet isolement la consécration d'une façon d'antiquité comme improvisée : précurseurs...

C'est, ensuite, que cette littérature se produisit en langue française. Elle s'aliéna ainsi toute la portion flamande du public belge.

Je n'oublie pas qu'il existe une littérature flamande. Sans pouvoir apprécier autrement qu'à travers des traductions leurs mérites, je n'ignore pas les noms des Conscience — encore un précurseur — des sœurs Loveling, de Teirlinck, de Styns, de Ledeganck, de Van Duyse, de Pol de Mont, de Cyriel Buysse. Mais eussent-ils autant de valeur que leurs confrères d'expression française, ils ne sauraient prétendre à la même importance,

socialement, se servant d'une langue non véhiculaire, limitée à un cercle très restreint de lecteurs peu curieux de littérature et mal informés.

Le fait qui, pour l'instant, seul nous importe, c'est que ni les écrivains de langue flamande dans la Belgique flamande, ni les écrivains de langue française dans la Belgique française, ne trouvent auprès de leurs compatriotes les éléments moraux et matériels de l'œuvre et de la vie. Il en résulte, parmi les écrivains flamands, « une orientation inquiète, mal assurée, » que constate M. Cyriel Buysse en une remarquable étude sur les productions flamandes et, parmi les écrivains de langue française, une émigration constante, déjà passée dans les habitudes, vers Paris. Ils s'y acclimatent sans peine et, bien qu'en dépouillant, plus ou moins, tous un peu, les caractères originels de leur race, lui font grand honneur.

Et quand on pense que plusieurs, non des moindres, entre ces littérateurs, ont dû, de naissance flamande, par une tension constante de leur volonté, s'abstraire de l'atmosphère qu'ils respiraient, échapper aux habitudes spéciales de l'esprit que nécessairement déterminent les habitudes de

l'oreille, pour *s'apprendre à penser,* à imaginer dans une autre langue que la langue natale et pour exprimer dans cette langue étrangère leur rêve de beauté, on admire avec étonnement tant de persistante énergie, — étant surtout donné le peu de sympathie qu'éveillèrent les premiers efforts de ces novateurs.

D'autre part on ne s'explique pas l'incapacité de la Belgique à retenir chez elle ses écrivains, quand on constate leur grand nombre. Elle est peut-être en effet, relativement au chiffre de sa population, le pays d'Europe qui produit le plus d'hommes de lettres. (T'en louerai-je, sympathique pays?...)

Ces questions, et d'autres qu'elles suscitent, feraient, à elles seules, la matière d'un abondant Essai. On sent qu'ici je dois abréger (1).

(1) Je me priverai même, afin d'éviter tous dangers de redites, du plaisir de refeuilleter les œuvres des poëtes et des romanciers belges pour y chercher, aveux ou révélations, des traits de l'âme que j'étudie — annonçant au lecteur, s'il me reprochait de négliger à tort ce mode si précieux d'investigation, que cette faute sera réparée, indirectement, amplement, en un livre, prochain, de Visions et de Songeries *flamandes et néerlandaises.*

La dualité des langues parlées en Belgique nous donne le principal motif de l'exil — d'élection — auquel se sont astreints les écrivains belges. Mais l'orientation — française — de cet exil ne laisse pas d'être significative. Au regard français, ce choix que firent de la France et de la langue française les littérateurs belges, alors que les parentés et les affinités de la langue flamande eussent dû les attirer plutôt vers l'Allemagne, est des plus concluants parmi les arguments qu'on peut opposer aux théoriciens qui fondent les prochaines révolutions du monde sur la disparition du génie latin ; pas si malade, ce génie, et bien vivant encore malgré sa vénérable antiquité, puisque tout un peuple jeune n'hésite pas, en lui apportant le contingent de sa riche activité, à lui demander le profit et l'honneur d'une intime alliance. — Au regard belge, on peut déduire de ce choix une très remarquable, encore qu'inconsciente sans doute, pénétration, chez les Belges, et de leur propres qualités, bonnes et mauvaises, et des conditions au prix desquelles il est permis à une collectivité humaine de rêver un grand avenir. En effet, par le sang flamand, la Belgique

possède la plupart des vertus allemandes, la suite dans l'effort, le calme dans la pensée, le sens moral de la vie ; elle en a les défauts aussi, la pesanteur, la lenteur, l'inélégance du geste et de l'allure, la paresse de l'imagination. Ces défauts, l'influence latine les atténuera, comme, ces vertus, elle en décuplera la fécondité. — Mais, me dit-on, cette influence latine, elle est belge, — wallonne ! — Ce n'est pas tout à fait vrai. Dans la Flandre française et jusqu'en la Wallonnie belge le sang latin est singulièrement altéré. mêlé de sang septentrional. Sinon une race, un succédané de races vit là, qui bénéficie et maléficie du triple apport normand, latin et flamand, et ne peut être considéré comme l'un des pôles sur lesquels l'évolution d'un peuple doit chercher son équilibre. C'est ce que les écrivains belges ont compris à merveille ; ne se résignant pas, comme les Hollandais, à écrire pour eux-mêmes en s'interdisant, par le fait d'une langue enfermée entre d'étroites frontières, l'espoir de jamais communiquer au monde leur pensée ; ne trouvant pas dans un pays, d'étendue déjà faible, réduit encore par le partage des langues, un centre et un rayonnement suffisants de publi-

cité, étant ainsi, et risquant d'être longtemps encore les uns des autres les seuls lecteurs, ils ont, avec une bravoure unique, pris le parti de s'adresser là où il y avait déjà le plus de concurrents, mais aussi, avec le plus de clartés, le plus d'éléments d'expension littéraire.

L'essentielle dualité du tempérament national leur permit de rester Belges en France. Ils emportèrent avec eux, en partant à la conquête du *Mercure* et de l'*Odéon*, leur patrie dans leurs manuscrits. Ce ne fut du reste pas sans laisser en Belgique — — à Bruxelles, en particulier, comme des revues, des journaux en témoignent — les traces de tentatives qui n'avaient pas toutes été vaines. Toutefois, l'acclimatation française des chefs du mouvement donnait, par un phénomène de réfraction spirituelle, à ces tentatives locales, des couleurs françaises. — La Belgique avait désormais à Paris la capitale de sa république des lettres. — Que si certains des chefs de l'année d'invasion gardent au pays natal leurs quartiers généraux, c'est à Paris que leur pensée habite, — chez leur éditeur, chez leurs lecteurs.

Au contact latin l'esprit belge dut un développe-

ment subit, considérable, et qui fait aujourd'hui l'admiration de tous les songeurs. Ses extraordinaires facultés d'assimilation, mises en éveil par un objet célèbre, se haussèrent jusqu'à un point de sublime intensité, et, malgré leurs préférences réalistes, surprenant le génie latin en pleine crise d'idéalisme (l'époque des premiers Symbolistes), surent aussitôt, avec aisance, avec maîtrise, prendre le ton.

Mais les écrivains belges, — et c'est ici qu'il faut corriger par le don de la dualité le don de l'assimilation, — tout en évitant avec une louable prudence le danger d'une attitude de poètes « étrangers » ou, pis encore, « régionaux », ne négligèrent pas de faire prévaloir, par le thème, souvent, de leurs poèmes, de leurs romans, de leurs drames, par le lieu, quelquefois, la couleur et le son de l'âme nationale. — Ainsi, avec le tact d'une opportunité supérieure, démontraient-ils que, si l'esprit belge est prêt à se mêler au flot sans bornes d'une humanité libre et une, affranchie des patries, il n'en est pas moins l'*Esprit belge,* une réelle unité, consciente de sa personnalité, l'affirmant par le témoignage de ses « différences »,

digne par là et capable de tous les échanges qui, lentement, sûrement, nous acheminent vers ce but marqué dès longtemps par l'histoire : le mélange et la fusion des races en une représentation unique, supérieure, d'humanité, à laquelle vraiment — car alors elle ne sera plus sa propre ennemie — toute la terre appartiendra.

Et, déjà, ce rêve d'individualités unissant les forces d'initiative du Wallon aux forces d'accomplissement du Flamand, — je me répète, mais je le sais, — la littérature belge ne nous l'offre-t-elle pas, réalisé, vivant, en de maîtres écrivains comme Camille Lemonnier et Edmond Picard? Les deux sangs confluent dans leurs veines; les deux esprits, dans leurs œuvres. Il y a lieu de croire que l'influence française les aide puissamment à développer et à maintenir dans le noble équilibre que nous admirons les forces symétriques et contraires de leur talent. Écrivant pour des lecteurs seulement de Flandre ou seulement de France, ils n'eussent peut-être pas concerté, des différents afflux de leurs origines, cette belle harmonie.

Le fait, donc, de l'émigration de ses poètes n'est

pas pour la Belgique un malheur. Dans l'éclat de gloire qu'ils acquièrent à distance — et qui finit par obliger leurs plus indifférents compatriotes à les lire — la Belgique voit son propre esprit rayonner et s'affirmer. — Un Idéal s'inscrit dans les mémoires ; il aura, plus tard, son retentissement sur la vie. — Oui, un jour viendra où, l'écart enfin comblé entre les poètes et le public, la Belgique, entendant les voix qui lui marquent sa belle destinée, comprendra que les rêves des poètes sont les plus réelles réalités et voudra se montrer digne des rêves de *ses* poètes. Preque tous — et cela est belge — même les plus entêtés, en apparence, de fictions, ils donnent une large place aux préoccupations sociales, au mystère des relations, — voyez (outre Lemonnier et Picard) Verhaeren, Eekhoud, Maeterlink, Rodenbach, — comme si, nationalistes autant qu'humanitaires, ils songeaient, ces seuls légitimes éducateurs de leur peuple, à faire de lui un exemplaire de l'Humanité Future...

CHAPITRE XI

Arts.

CHAPITRE XI

La vieille peinture flamande dit la vieille Flandre — et quel merveilleux livre (encore à faire, oui ! malgré les pages souvent admirables, mais souvent aussi altérées par un stérilisant parti-pris, et, du reste, trop sommaires, d'un Taine) que celui où un historien-artiste ressusciterait autour des œuvres leur époque, donnerait au lecteur la dramatique illusion qu'il respire l'atmosphère même où elles furent créées !

La peinture belge dit-elle la Belgique ?

Oui, évidemment, puisqu'aucune manifestation d'une individualité ou d'une collectivité humaines ne peut être étrangère à leur nature. — Mais s'ensuit-il qu'après avoir interrogé les peintres, les sculpteurs, les musiciens belges, nous puissions attribuer à l'ensemble de leurs compatriotes les

qualités que nous aurions observées chez chacun de ces artistes? — Sans doute chacun d'eux est bien le chef de file d'un certain nombre d'autres hommes, mais leur suite est internationale, comme leur production. Celle-ci, abondante, inquiète, souvent d'un mérite supérieur, est hétérogène, individuelle et même individualiste, sans marque ethnique. Et pendant que les artistes vont ainsi, solitairement, le public, peu s'en faut, les ignore, on se désintéresse de leurs efforts, — et l'autorité ne témoigne à leur égard ni de beaucoup plus de perspicacité ni de beaucoup plus de sollicitude, donnant volontiers — comme on peut le voir à l'Hôtel des postes — les plus importantes commandes officielles aux moins dignes.

Nous venons de noter, en littérature, un phénomène analogue. Il caractérise les sociétés vieillies (mais n'oublions pas, nous qui savons des motifs d'espérer que le terme des décadences est la veille des renaissances!). Tandis qu'à l'origine les poètes et les artistes font corps avec la foule, un divorce fatal se produit entre eux et elle sur le tard des civilisations. Ils l'expriment toujours et demeure sa *raison d'être*, mais elle ne les entend plus. Ils sont

devenus sans cesse plus savants, plus subtils, plus raffinés — sans qu'elle ait beaucoup dépouillé sa primitive ignorance. Il semble même que la vulgarité — sa part resterait-elle constante, à travers les siècles, dans le total de l'esprit humain? — regagne sur la foule tout ce qu'elle perd sur les artistes. Les bacheliers de la pince et du croc, contemporains de Villon, se régalaient de ses huitains; les banquiers de ce siècle, docteurs de la même université, n'ont pas entendu Verlaine... Ils ne pouvaient l'entendre. Héritiers de longues traditions d'œuvres et de doctrines, les poètes et les artistes cherchent du nouveau par delà les horizons où s'arrêtent les regards de la foule paresseuse. Leur devoir humain, leur devoir de pasteurs serait de faire vers elle le signe lumineux, bienfaisant, qui marque le but. Il arrive qu'ils oublient leur devoir. Entre les grands gestes du passé, qui peu à peu perdent pour elle tout sens vital, et les nouveautés du présent, qui lui échappent, elle oscille d'abord, abandonnée de ses guides naturels. Et bien vite, pour fixer ses hésitations, interviennent, profitant de l'heure trouble, les menteurs, les faux écrivains, les faux artistes, qui,

flattant la foule dans ses plus bas instincts, la ramènent à une barbarie très réelle, en dépit des dehors de banal luxe qui la masque. Il en résulte, en littérature, en musique, en peinture, le roman, mondain ou populaire, le vaudeville, le café-concert, l'opérette, le tableau peint « en vue du salon » ou pour la vente, l'imagerie d'église, la chromo des boutiques. — Des critiques, « éminents » comme M. Sarcey, l'affreux bonhomme, et M. Lemaitre, successeur désigné — plus fin, pire — par le suffrage universel au feuilletoniste du *Temps,* sanctionnent cet état de choses et. de toute leur néfaste autorité, s'efforcent de le perpétuer...

En Belgique, outre ce motif initial et qui sévit partout, une grave circonstance historique explique le divorce des peintres et de la foule. Ce n'est pas elle qui déserta ; ce sont les artistes qui se dérobèrent.

Je veux parler de cette longue nuit du XVIII[e] siècle, durant laquelle l'art flamand n'a guère à citer que deux noms de très moyen éclat, Pierre Verhaeghen et Balthasar van den Bossche, et qui se prolongea jusque vers le premier tiers de ce siècle, jusqu'à Henri Leys et Charles Degroux. Au cours

de cette interminable époque de stérilité, le goût, le sens du beau alla, chez le public, s'atténuant, se déprava. Quand parurent les romantiques, on était mal prêt à les entendre. — Du reste, ce n'est pas ici qu'ils parlaient le plus haut. La loi mystérieuse qui préside aux évolutions de l'art et qui veut que, mort en un point du monde, il renaisse ailleurs, comme elle avait, jadis, donné la suprématie aux écoles flamandes après l'avoir retirée aux écoles italiennes, l'avait maintenant transmise à la France. Quand, secouant sa torpeur séculaire, l'art flamand pensa renaître sous les espèces de l'art belge, il dut chercher à l'étranger la lumière. Et, de fait, l'enseignement même de son sublime passé l'eût peu servi, dans les conditions nouvelles où les lettres et les arts florissaient. Les motifs anciens de la production étaient devenus caducs. A la peinture religieuse le sens religieux manquait, et les héritiers des Van Eyck eussent en vain cherché de riches donateurs en quête de polyptyques à peindre au-dessus des autels. A la peinture historique et décorative le sens de l'héroïsme et de la splendeur manquait, et les héritiers de Rubens n'eussent eu qu'à se croiser les bras, à une époque

à la fois déclamatoire et diminuée, où l'algèbre sociale commençait à régler par le plus court et le plus terne les relations de peuple a peuple et d'homme à homme, ou la démocratie — non ! la bourgeoisie triomphante blâmait tout haut le goût du faste comme suspect de sympathies réactionnaires. Même Teniers et la peinture de genre étaient démodés en ces jours où la révolution retentissait jusque par delà le seuil des plus calmes intérieurs...

Je ne fais pas l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique. J'essaie d'indiquer comment et pourquoi, dès l'origine, cette peinture ne fut point nationale du tout, point du tout flamande, — comment elle fut d'abord jetée dans le grand mouvement universel qui, de plus en plus de nos jours, fait de l'Art, en dérision des frontières, la patrie unique et commune de tous les artistes, — pourquoi, dès lors, il serait inutile de demander aux œuvres des peintres belges, en ce temps, une expression de l'Esprit belge.

Quelques nationalistes quand même prennent un plaisir patriotique et puéril à relever les qualités « bien flamandes » de tel peintre, de tel sculp-

teur, et en prétendent conclure à la couleur flamande de la renaissance des arts en Belgique.

Mais que l'on veuille bien comparer, somme à somme, en demandant aux deux groupes seulement leur signification d'ensemble ou sociale et sans même tenir compte des valeurs individuelles, — que l'on veuille bien comparer la production des peintres belges du XIXe siècle et la production des peintres flamands du XVIIe siècle : osera-t-on dire que les deux groupes ont la même cohésion de par les doctrines et de par les tendances? qu'ils sont, différemment, mais également significatifs de leur patrie et de leur temps? Personne, certes, ne s'étonne que Jordaens, Crayer, Gérard, Zeghers, Rombouts, Abraham Janssens, Van Boose (1) soient les contemporains de Rubens, et que Van Thulden, Diepenbeeke, Van den Hoecke, Corneille Schut, Bayermans, Van Dyck, Jean Van Oost de Bruges, soient ses élèves : « La même sève, dit Taine, fait végéter toutes les branches, les petites comme les grandes. » C'est, chez tous, avec des nuances, des différences harmoniques, des variétés

(1) Je les cite dans l'ordre, logique, adopté et consacré par Taine.

de tempéraments, le même réalisme, splendide, la même joie, lyrique, le même faste de chair, de soie, de métal, le même épanouissement païen de la plus haute sensualité humaine. Chez tous, orgueilleuse, brutale, jouisseuse, généreuse, forte, calme, c'est la Flandre, aux yeux infinis, aux cheveux multicolores, la Flandre paisiblement ivre de bonne bière et de bonne santé. — Voit-on, entre les artistes de la Belgique actuelle, une semblable et correspondante harmonie? Qu'y-a-t-il de commun entre les préoccupations d'un Stevens et d'un Rops, d'un Constantin Meunier et d'un Jef Lambeaux, d'un James Ensor et d'un Van Rysselberghe, d'un Georges Minne et d'un Fernand Khnopff? Peintres, purement et techniquement peintres, peintres à tendances littéraires, mystiques, sensualistes, réalistes, fantastiques, impressionnistes, symbolistes... on aurait peine à croire si, à distance d'années, leurs œuvres étaient réunies dans une même salle de musée — qu'ils aient été contemporains et compatriotes.

Et c'est, précisément, qu'ils sont d'une heure, la nôtre, où les énergies propres de chaque race, affrontée à toutes les autres, se déconcertent, où

les traditions se dispersent — et d'un lieu où retentissent plus haut et plus tôt que nulle part ailleurs les mots d'ordre nouveaux, de partout émanés. Ils sont d'un temps où l'Esprit souffle à la fois des quatre horizons, où l'idéalisme affirme de grandes espérances alors que le naturalisme pense triompher ; où le positivisme, installé dans les chaires officielles et qui comptait sur les générations jeunes, voit avec surprise un néo-christianisme se rallumer dans les cendres anciennes; où la joie animale de vivre a ses poètes et ses peintres comme le désespoir et la mort ont les leurs; où les délicatesses et les déliquescences d'esthétiques raffinées rejoignent par d'imprévus chemins les simplifications primitives; où les uns cherchent le progrès dans la complication croissante à l'indéfini et, les autres, dans le retour aux principes : ils sont d'une heure qui sonne pour Puvis de Chavannes et pour Whistler, pour Rodin et pour Gauguin, pour Carrière et pour Monet. Et ils sont d'un lieu où toutes ces directions si différentes se rencontrent, se mêlent, éveillent les échos d'un carrefour.

Oui, si nous devions chercher dans l'art belge

des lumières sur l'âme belge, il nous répondrait en nous montrant, comme en un microcosme, tous les désirs, toutes les doctrines de ce temps représentés par un artiste ou par un groupe d'artistes, en une mêlée bruyante, confuse, chaotique, *moderne*.

Que si quelque note dominait dans cette symphonie composite (voyez les plus récentes expositions et, en particulier, la *Libre Esthétique* et l'*Art Idéaliste*), elle ne semblera pas à beaucoup nécessairement et traditionnellement flamande : c'est la note mystique.

Mysticisme non pas d'un christianisme formel, loin de là ; mais spiritualiste et tout frémissant d'une peur amoureuse des lointains de la vie, du mystère effrayant et charmant que la pensée devine au fond des phénomènes les plus ordinaires. — Ce mysticisme-là est au rebours du sens national, tant contemporain qu'ancien, si nous avons eu, après bien d'autres, raison de voir dans le réalisme la plus caractéristique couleur de l'Esprit belge. — Je sais bien, et M. Maeterlinck le rappelait à propos, « que la race flamande, à laquelle on dénie assez souvent toute aptitude spéculative, toute imagination métaphysique et toute aisance à se

mouvoir dans l'abstrait pour se borner au monde extérieur illustré par ses peintres, nourrit, au contraire, durant plus de deux siècles, avec une abondance et une activité incomparables, la pensée abstraite par excellence, la pensée mystique. » — Je sais que Ruysbroeck, A Kempis et Denis le Chartreux sont flamands. Je sais qu'à l'époque où ils écrivaient, la peinture aussi, avec les Van Eyck, Van der Weyden, Memling, Metsys et combien d'autres, était mystique. Mais, d'une part, le mysticisme des docteurs gardait des scrupules formalistes, précis, textuels, où les besoins concrets de la race se dénonçaient. D'autre part, à y bien regarder, le mysticisme des peintres était, à de singulières profondeurs, nuancé de réalisme. Et c'est ce réalisme qui fit leur personnalité, alors qu'ils acceptaient la tradition mystique comme un héritage inévitable et sacré, fatal et indiscuté, qu'ils n'ont pas développé, qui est resté dans leur pensée tel qu'ils l'avaient reçu — et malgré lequel bien plutôt qu'en vertu duquel ils firent d'impérissables chefs-d'œuvre. — Dès les Van Eyck on voit l'artiste s'évader de la basilique et se chercher dans les ressources-mêmes de son art une carrière

individuelle. Quand il se sera tout à fait affranchi de la discipline évangélique, il aura du même coup renoncé au mysticisme. (Au même instant les docteurs, dont le mysticisme médiéval n'eut rien de spécialement local, d'exceptionnellement flamand, feront silence.) Or, le moderne mysticisme des peintres — comme aussi des poètes — sauf en quelques analogies voulues de décors, n'est pas chrétien. Il est né, bien au contraire, du désir de pénétrer les mystères dont le dogme évangélique interdit le rêve et dont l'esprit réaliste nie la réalité. — Je sais des mystiques, à cette heure, qui sont athées. — Je crois qu'on peut signaler l'apport de l'art belge dans cette voie comme un des efforts les plus contraires au génie de la race flamande, comme un des signes les plus clairs qui permettent d'espérer l'union volontaire, décisive et définitive, de l'Idéalisme et du Réalisme dans l'Esprit belge.

CHAPITRE XII

Conclusions.

CHAPITRE XII

Dans leur première forme, ces notes, publiées par un journal de Bruxelles, ont paru sévères, et en retour, les appréciations qu'on porta sur elles ne furent pas toutes amènes. C'est, peut-être, qu'en dépit de cette fameuse tolérance que la plupart des hommes se vantent de pratiquer, une parole libre n'est pas volontiers entendue. Même de ceux qui l'écoutent elle est rarement comprise. — C'est sans doute aussi qu'une publication fragmentaire, successive, grossit les mots, fausse les jugements. — J'ose espérer que, présentées aujourd'hui dans leur ensemble, ces pages retrouveront leurs couleurs vraies, qui sont celles de la sincérité et de la sympathie.

J'ai parlé librement. J'ai dit le bien avec joie;

je n'ai pas à me défendre d'avoir dit le mal avec chagrin. Mais, très faillible, je me suis gardé, comme du pire des ridicules, de jamais prendre le ton d'un juge. — Grâce à cette précaution, mes impressions, même objectivement erronées, conserveraient une vérité, subjective, — la mienne. — Leur lecteur ne pourra, du moins, me confondre avec les amateurs de ce bizarre et trop facile sport, l'insulte à la Belgique. Une insulte « globale » est toujours niaise. Adressée à un peuple, elle s'aggrave d'une sorte de sacrilège dont m'eût préservé, à défaut de goût, mon adoration pour l'Humanité. — J'aime trop passionnément Baudelaire pour ne pas trouver des excuses à ses jugements féroces, restés célèbres, sur la Belgique. En étudiant ce vivant, l'Esprit belge, je ne crois pas m'être départi de ce *respect de la vie* qui est, en toute matière, la condition initiale de la lucidité.

Peut-être — dès les premières lignes de cet Essai j'ai pressenti l'objection — ai-je eu tort de limiter mon champ d'observation à Bruxelles?

« Malgré le provincialisme qui les a détachées les unes des autres — écrit Reiffenberg — malgré

les différences de langages, de mœurs et d'intérêts, il y a, dans les populations qui habitent la Belgique, des trait généraux de caractère qui constituent une nationalité et que le temps ni les révolutions n'ont eu le pouvoir d'altérer. »

Où mieux qu'en la capitale se laisseraient voir ces « traits généraux de caractère » ? Et mes derniers scrupules seraient levés par cette catégorique affirmation de Camille Lemonnier — qui a si profondément pénétré la dualité de la population belge, cette « double race, nerveuse et placide : » — « Bruxelles est bien le cœur sensible de la Belgique. Si la vie halète et gronde aux zones industrielles, si le rauque aboi des sirènes, prolongé par dessus les plaines de l'Escaut, signale l'arrivée des transatlantiques en marche vers le grand port anversois, c'est ici que retentit la pulsation de tout l'organisme en travail. »

Cet important témoignage me rassure. Puisque le cœur de la Belgique est à Bruxelles, j'ai pu, sans erreur de départ, étudier à Bruxelles la Belgique. — Mais ai-je vu clair ? Ce n'est pas à moi, c'est à peine au lecteur belge — trop intéressé dans la circonstance — qu'il convient de le déci-

der; les conclusions auxquelles j'arrive puiseront dans la nature même de telles études, provisoires et revisables, l'audace d'être affirmatives.

La dualité de l'Esprit belge est de ses caractères celui qui d'abord m'a requis, et, dans la suite, j'ai dû y revenir fréquemment, y insister. Elle est foncière; elle est la clef de la portée où pourrait s'inscrire toute la chanson du sang de ce peuple. Nous la retrouvons dans la vie privée et dans la vie politique, dans la religion, dans cette frénésie laborieuse qui s'équilibre par de larges repos périodiques, jusque dans cette grande capacité de boire et de manger auprès de laquelle il faut tout de suite noter des dons de sobriété admirables, une incomparable force d'abstinence.

Les ressources qu'il doit à cette double orientation, le Belge les décuple par sa puissance extraordinaire d'assimilation. Dans le monde limité au bien-être matériel, il a tout acquis et tout exploité. Il est maitre dans les *arts utiles,* et cette maîtrise est chez lui de tradition très ancienne. « Les Belges sont, avec les Italiens, les premiers — dit Taine — qui aient atteint en Europe la prospérité,

la richesse, la sécurité, la liberté, le confortable et tous les biens qui nous semblent le propre de l'âge moderne. » Au commencement du xvie siècle, Guicciardini observait que, « les premiers entre les Transalpins, ils ont inventé les étoffes de laine. »

Ils n'on point cessé de se développer dans ce sens. Et, comme la politique internationale moderne, en instituant la neutralité de leur pays, — le seul résultat sensible de tant de siècles de guerres : la neutralité de la Belgique, ô dérision! mais ô justice! car c'est en Belgique aussi qu'elles furent livrées, pour la plus grande part, ces guerres séculaires — les a laissés libres de choisir leurs voies, on peut dire qu'ils ont ainsi cédé à la logique expansion de leurs facultés naturelles.

Ces facultés sont réalistes. Nous avons suivi le réalisme belge à travers les circonstances les plus diverses, dans les médiocres nécessités de l'existence quotidienne comme dans les instants plus ou moins solennels de fête; nous l'avons retrouvé, le même, simple, un peu primaire, devant la mort et devant l'amour. Cette disposition foncière du peuple lui a permis de supporter mieux qu'un

autre la tyrannie horriblement factice et horriblement réelle de l'argent. Il s'y est soumis.

Mais un instinct profond de bonté, de tendresse, relève et rachète cette soumission qu'on pourrait définir *un état de défaite acquise et à demeure* (si, comme on l'a dit, comme je le crois, « la résignation est la défaite de l'âme »). Car il y a de la résignation, en quelque sorte, préventive, dans cette soumission à un mode de vie sociale négatif et inhumain, — soumission ici universelle, bien peu atteinte encore par les efforts des socialistes.

Cette bonté, cette tendresse, nous les avons vues s'épanouir, naïvement, dans le culte de l'enfant, et, là, nous les avons admirées.

La charité belge, célèbre, autre émanation de cette même tendresse, nous inspirerait d'autres sentiments. Elle atténue les férocités du règne de l'argent, et cela peu paraître bien ; mais, en rendant supportables ces férocités, elle en recule au lointain avenir l'abolition, et cela sans doute est mauvais.

En étudiant, à propos des lettres et des arts, le cerveau belge, nous avons constaté un énorme écart entre la minorité productrice, — très active,

très douée — et le public, désintéressé, croirait-on, de ces manifestations, les plus précieuses, pourtant, du génie national. — C'est que le bien-être matériel et les qualités que son acquisition exige tiennent ici trop de place. Il est infiniment désirable que, sans perdre ses vertus d'endurance, de constance, le peuple belge donne un jeu plus indépendant à son énergie nerveuse, regarde plus librement au bout de l'horizon, vers les possibilités du plus loin, du plus haut surtout, — eh! oui, *vers le rêve*.

Le défaut le plus grave de l'Esprit belge est son manque d'initiative, et, par suite, le peu de marge qu'il laisse à l'évolution des originalités individuelles. Il est rare que l'*initiative* accompagne la pratique de la *résignation*, et les deux notions font une antinomie. La Belgique a le goût aigu de la conformité. Un habit unique — relevé, toutefois, de quelques galons (me trompé-je? en un an de séjour, j'ai cru voir se multiplier, dans la rue, les casquettes galonnées) — siérait à tous les Belges.

Cette conformité eut, au passé, cette conséquence heureuse qu'elle favorisa l'esprit d'association. Mais elle survit aux nécessités qui la suscitèrent,

Quand il s'agissait de défendre le sol contre la mer, la nationalité contre l'invasion, la commune contre les rois, la conscience contre les prêtres, il était bon de recourir aux vertus de résistance, d'assimilation, de conservation qu'encourage la conformité des goûts et des désirs. Le besoin d'enchaîner l'un à l'autre par une suite ininterrompue de travaux des progrès successifs, infinitésimaux, primait tout, et la conquête fut lente du bien-être matériel dont ce pays est légitimement fier, car il le conquit sur la nature et contre le reste des hommes, — et c'est son œuvre.

Eh bien! elle est faite. A la poursuivre encore, à la compliquer, on risque de dépasser les justes proportions humaines. Tout, aujourd'hui, en Belgique, est *conforme* aux besoins immédiats de la vie; regardez plus haut maintenant : *il faut cultiver vos différences.* Admirons que les plus commodes voies de transport et de communication soient belges; que toute amélioration industrielle ou commerciale, quelle que soit son origine, devienne aussitôt belge. Mais souhaitons que l'âme belge, à des qualités fortes et moyennes, avec des éléments appropriés à toutes les activités, assigne désormais

un but plus noble que l'indéfinie amélioration des conditions matérielles de la vie.

Le vrai bien-être — j'en ai déjà parlé — est affaire morale plus que physique. Quel magnifique exemple donneraient au monde les races flamande et wallonne, réunies en un groupe unique et associant en un seul faisceau de forces leurs deux génies, l'un réaliste et l'autre idéaliste, si elles s'employaient à créer *le bien-être moral?*

C'est leur devoir, et la fatalité de l'histoire le leur dicte. Cette désirable union des deux races — je l'entends intime, volontaire, consciente et définitive — dépasserait les limites du théâtre restreint où elle s'accomplirait. L'union des Wallons et des Flamands, c'est, en réalité, l'union des latins et des germains : le vœu des siècles !

L'attachement des populations flamandes à des habitudes, à des traditions qui font par trop pencher ses préférences vers le germanisme, est un obstacle à cette union, altère leurs foncières originalités, qui toujours s'aiguisèrent au contact latin. On l'a vu en littérature, et M. Ch. Potvin l'observe avec justesse : « C'est, dit-il, grâce à l'impression

produite par les énergies du peuple flamand sur le génie littéraire français, que les lettres belges ont jeté le plus d'éclat.. »

Il y a pour le monde entier le plus profond et le plus pressant intérêt à bien connaître l'Esprit belge, à surveiller son évolution, car, tôt ou tard, — et, je pense, bientôt — l'histoire et la géographie, qui ne mentent pas, l'affirment — la Belgique, déjà le carrefour du monde civilisé, en sera le centre.

CHAPITRE XIII

Après avoir Conclu.

CHAPITRE XIII.

Non pas le désir d'ajouter, pour que ce soit total, à cet Essai ce qui lui manque (j'offre aux journalistes de me répondre : C'est tout), mais le scrupule de marquer avec plus de franche netteté des intentions seulement effleurées encore d'allusions, me commande une dernière page.

Le lecteur soupçonne bien qu'on procéda, ici, de plus ou mieux qu'un caprice; jeté sur la Belgique, par hasard, sans plus de nécessité qu'ailleurs et « parce qu'on y était, » le regard eût insisté moins longtemps; surtout, l'esprit se fût moins passionné, et pourquoi cette bravoure, vaine si quelque but ne la justifiait et quand on n'en est prié par personne, de dire le mal comme le bien?

Serait-ce qu'en ces pages une série commence

d'Essais sur la Psychologie des Peuples, et qu'après *L'Esprit belge* suivraient, par exemple, *L'Esprit hollandais*, voisin et différent, *L'Esprit allemand*, avec des subdivisions, etc. ? Peut-être ; et alors, celui que voici, vraiment un « essai, » risqué comme on tâtonne ou balbutie, abandonné non sans regret et avec l'espoir, pour consolation, de l'amender mille fois en m'affermissant par de nouvelles expériences, dans ce genre d'étude, haute, difficile, sur une matière particulièrement sensible.

Resterait, du moins, à expliquer pourquoi la série débute par la Belgique, quand, notamment, mon propre pays s'indiquait comme un point de départ, pour moi, et un terme de comparaison plus sûrs. Est-ce le hasard, encore, qu'on invoquerait pour tout commentaire, — ou quelque dessein ?

— Nous y voici !

Malgré le discrédit où le poète est tombé à cause d'une incompatibilité entre ses goûts et ceux du public, on remarque avec surprise que ce même public, indifférent aux produits de ce même poète, l'observe toutefois et le surveille d'une façon très

singulière — comme un acteur? comme un captif? comme dans le désert un guide équivoque et dont, ignorant sa langue, il faudrait interpréter le geste? — comme s'il s'intéressait, quoi qu'il en soit du motif, à l'action du personnage, qu'il en attende un signal ou simplement de la distraction, — et il veut connaître les mobiles, les buts...

— Est-ce pour... *m'aider*?

— Non! pure curiosité : ne vous estimez-vous pas *d'essence supérieure?* On se tient prêt à voir...

Ainsi durent les clichés, consolidés par l'usage; et, bien qu'exclu de tout aujourd'hui, sans participation à rien — sauf par delà l'horizon une Fête pas gênante pour d'autres spectateurs, absents! et qui perdrait toute réalité si elle cessait d'être fictive — le poète, aux yeux des gens, garde une responsabilité mystérieuse d'actes autrefois de sait-on quel Amphion, et c'est sa faute le style des rues, et sa faute le style des mœurs, — à quoi, du reste, je consens, mais : laissez-moi bâtir la Ville! laissez-moi parler aux jeunes gens et aux femmes!

Un second sens, comment refuser de le voir, ou plutôt le même, autrement, de cette attitude à la fois hostile et curieuse du public — jadis la foule —

devant le poète ; — et les deux sens convergent où je vais.

Jadis la foule fut l'enfant du poète, l'écouta, le suivit, l'aima, comme elle était aimée de lui, et il n'avait point de secret pour elle, imprudemment. Elle l'entendit échanger des serments avec la Nature ; celle-ci se donnant au prix du Mot qui à elle-même la révèlera et qui est dans l'infini où le poète voit ; celui-ci jurant de parler, un jour... Et le témoin longtemps attendit, n'osant pas rappeler au Maître l'engagement d'une heure que toutes les autres ensuite semblaient trahir ; — une défiance mutuelle s'ensuivit et une commune déchéance : se sentant, la Foule, cette vierge héroïque et nue et divinatrice, pousser aux épaules la laine, symbole, des animaux ou la soie insensible même à la foudre, tandis que le Poète, non pas étonné car il sait trop qu'elles ont jailli de son âme diminuée, considérait avec tristesse les voûtes mornes où n'est restée que l'ombre, opaque, des jardins d'Academus. Et, ainsi divorcés, Poète et Foule jadis, ils devinrent : le public et l'homme de lettres de maintenant.

Cela, donc, d'abord (devoir dont l'amie ancienne

exige, avec cette aigreur fatale chez une ancienne amie, l'exécution, comme d'une dette qui lui serait personnelle, sans désirer, toutefois, en réalité, qu'on la satisfasse, mais plutôt ironique : « Eh bien ? ce qui vous rend si fier ? *On se tient prêt à voir*... », sans songer que, peut-être, s'entend trop comme sonne faux la provocation et qu'elle avoue par le ton ne pas attendre de réponse ; car le génie qu'on vous croit double celui qu'on a, mais devant le sourire appuyé d'un parterre : « Voyons, est-il aussi malin qu'il se dit ? » il n'y a qu'à s'en aller tout de suite, sans administrer aux railleurs même un commencement de preuve, — le poète ne souhaitant jamais d'avoir les rieurs de son côté, — dans les ténèbres où ne brillent que les yeux des Muses Sombres, la haine, l'indignation, la colère et la future vengeance...) cela, dis-je, d'abord.

Et puis encore autre chose.

En dépit des sentiments très avantageux de soi que des « communiqués » scientifiques trop succincts et hâtifs inspirèrent à la majorité des passants, ils ne sont pas tout-à-fait convaincus d'avoir, absolument, par les soins de l'ingénieur discipliné le présent et par ceux du bactériologiste l'avenir.

Que le passé reste, en définitive, inconnaissable, et que, toutefois, à des instants — de folie, c'est entendu... est-ce bien entendu ? — il ait l'impression vague d'*en venir,* de ce « gouffre interdit à nos sondes » : plusieurs pensées du même ordre troublent la digestion de mon contemporain. Il se demande avec effroi, si, EN RÉALITÉ, il serait propriétaire du présent et de l'avenir juste dans les mêmes proportions qu'il l'est du passé, — de ce passé dont les chroniques et, déchiffrés, quelques hiéroglyphes lui ont révélé — quoi ? *la présence d'un mystère*, mais de ce mystère non pas le mot !

Il y aurait donc (encore ?) *des Secrets...*

Mais quelqu'un les connaît peut-être, et, qui sait ? le Poète, l'Artiste, l'Ami de jadis, celui qui promit de douer d'authenticité la nature (1), celui-là, s'il voulait parler...

C'est pourquoi tant de curiosité, sinon énigmatique plus que tout, suscite, quand un poète fait, tel jour, ce qu'il n'avait pas fait la veille, ses voisins. En termes moins précisément élevés, mais

(1) J'emprunte cette parole à mon maître immortel, Stéphane Mallarmé : « Le poète est celui qui doue la nature d'authenticité ».

c'est le sens, le sucre demande à la canelle : « Va-t-il tenir les engagements anciens? va-t-il dire les Secrets? » — Cette curiosité n'épargne même pas les plus obscurs entre ceux qui affrontèrent LA dangereuse Fonction, et j'en fis l'expérience ensuite d'un départ orienté pourtant aux premières frontières. L'aventure n'est pas exceptionnelle et tous les confrères en ont une analogue à conter : « Pourquoi part-il ? qui l'appelle, là-bas ? Saurait-il quelque chose, celui-là ? Qu'il le dise à nous, donc ! » Le défaut d'explications historiques défie les imaginations, à l'éloignement le voyageur emprunte des proportions exagérées, et il ne s'en faut de rien du tout qu'*on* affirme, prêt à signer au procès-verbal, des faits, inouïs : « Il a de bonnes raisons pour fuir !... » Et la légende ira plus vite que l'en allé, l'attendant à l'arrivée, où de nouveaux amis examineront avec sollicitude si le charbon de la locomotive et la complicité du vent ont répandu en route assez de noir pour cacher cette tache, là, sur la manche du fugitif, — de sang, signalée par télégramme...

Par de-là l'occasion de sourire, il y a lieu de méditer : les voisins ont raison. Il faut un motif

plausible aux actions des hommes, et il faut que ce motif soit une conséquence directe du principe de leur fonction. Qu'un notaire parisien prenne brusquement le train pour Bruxelles, chacun sait ce que cela *veut*, comme on dit, *dire*. Mais qu'un poète français passe en Belgique, quand les poètes belges affluent à Paris, cela est louche — à moins qu'un dessein très spécial... Alors il fallait le déclarer !

Le malheur est qu'on l'ignore, parfois, à demi, son propre dessein. Oui, on n'est pas toujours le confident de sa destinée...

Mais elle est, à coup sûr, influée du divin, l'idée qui, soudain, vous visite avec une voix, dans le silence d'un soir, l'idée d'aller plus loin, pour se chercher soi-même, — et non l'étalage plus ou moins neuf de quelque autre bazar, — pour se chercher soi-même en des réalisations qui apparaissent compliquées de tout, là où on est... où on était! car, à peine proféré le désir d'un changement, il est exaucé et de Paris à Bruxelles il y a cinq heures de voyage.

Et pour ce qu'ils ont de trop personnel, et pour

ce qu'ils ont de très général, que le lecteur veuille bien excuser ces commentaires, et nous venons au fait.

En principe de tout, pour une œuvre qui comporte une part extérieure d'action simultanée avec la réduction du Rêve au Livre, si c'est l'atmosphère essentielle à l'accomplissement total que je venais chercher en Belgique, c'est donc que je comptais y trouver un certain public — préparé — un public doué de certaines précises qualités auxquelles cette part extérieure d'œuvre, une Religion, correspondît ?

— Véritablement, non.

Et en effet il n'y est pas — non plus qu'ailleurs.

Phénomène à considérer comme de tous le plus inquiétant, quant au monde moderne et à son prochain avenir : il sent et avoue le profond, l'impérieux. l'imprescriptible besoin d'une Nouvelle Tendresse Raisonnée, de laquelle il implore une sorte définie de satisfaction sentimentale et de certitude spirituelle telles que seule les lui peut donner la Religion dont je parle — nulle autre que La Religion de la Beauté — et personne, cepen-

dant, ni aucun groupe social, jusqu'ici, n'a fait l'effort nécessaire pour se mettre, si venait cet Évangile, à même de le lire, ou seulement dans l'état de grâce qu'il faut pour apprendre à le lire!

A tout le contraire sont orientées les forces publiquement organisées; le négatif de la vie absorbe l'activité entière des gouvernements, tous, républiques et monarchies, — et si quelqu'un de royal tente de prendre, soucieux des vraies responsabilités et, du reste, lui-même étant un poète, l'attitude d'un poète qui serait un roi : C'est un fou! s'égosillent à crier d'affreux sages; il se tue, et eux : Voyez que nous avions raison! sans comprendre que cet homme, ayant élevé la fonction de roi à la hauteur de celle de poète, et les assumant l'une et l'autre quand tout, à cette heure, les rend inconciliables, ne pouvait logiquement demander pour son divin mal un remède qu'à la mort.

Non, il n'existe nulle part, je crains, le public — préparé — désirable, à qui faire le don de Fêtes que pourtant, ô ironie féroce, le monde nous demande!

— Mais, de ce public, les éléments?

— Voilà...!

— En Belgique?

— Peut-être. A Bruxelles.

... Paris? Il y a — trop de bruit. Il y a — *trop de religions, déjà.* Il y a — *trop de frivolité, encore.* Une voix risque de s'y perdre. Chaque culte nouveau serait adversaire. La Beauté? le boulevard la connaît; c'est un maillot bien rempli. Les « tentatives » qui « réussissent », là, durent quinze-jours-trois-semaines, et puis on parle d'autre chose. Une chambrée choisie à laquelle on s'est livré par la parole se libère en applaudissant et retourne — là d'où elle venait et où fleurit l'oubli : Paris? — PAS ENCORE.

— Et la Belgique, Bruxelles, soit; on y venait donc avec des projets, consciemment ou inconsciemment, qui maintenant sont exqliqués. Mais pourquoi inspira-t-elle, la Belgique, tant d'espoir?

— C'est déjà dit; récapitulez : et les circonstances désignent ici un centre en formation, et le terrain est neutre, et les conditions de la vie, plus indulgentes qu'ailleurs, permettent à l'esprit plus d'ouverture vers les horizons qui dépassent le réel

immédiat, et si c'est de ce réel que la moitié de la race est éprise l'autre moitié regarde volontiers plus outre, et toutes deux ont le sens du faste et de la joie, et il y a moins de bruit, et il y a moins de frivolité, et il y a moins de religions.

— Celle qui règne, toutefois, puissante et sourcilleuse.

A ce sujet, non pas la précaution que conseillerait une moyenne adresse, mais le témoignage, sincèrement, de ma pensée, sans détour. Au catholicisme — presque, en Belgique, d'Etat — j'ai voué les sentiments respectueux d'un affranchi resté, à des grâces et à des grandeurs, sympathique. Et, bien que maints comportements actuels de l'Eglise, non plus que l'abjecte « littérature » favorisée d'elle ou les « arts » répugnants dont elle accepte autour de l'autel le concours inquiétant, ne me semblent guère marqués de signes d'avenir. je ne puis oublier quel surnaturel charme elle conféra, dans le jadis, à l'expression humaine d'un idéal. Aujourd'hui encore une vertu lui reste d'avoir été si vertueuse, elle garde un éclat d'avoir tant brillé ; la Cathédrale réserve à mes rêves une atmosphère aimée, favorable, féconde, et — je le dis gravement,

qu'on ne s'y m'éprenne pas, je le dis avec la conviction d'associer deux mots admirables, vénérables, — le Ballet de la Messe a seul, quelquefois, dans un sens, satisfait mes rêves de Mysticisme d'art. Quel que soit l'événement, dût le fait tromper mon désir et me démentir en suscitant contre ma pensée des autorités — que d'avance alors et haut j'essaie de détromper — il est sûr qu'avec nul autre culte précis la Religion de la Beauté, sinon avec celui-ci, ne pourrait concerter des dehors d'harmonie. Elle était accomplie, voilà six cents ans, cette hormonie, comme il convenait alors. A des convenances nouvelles orientée, l'expression humaine du divin conserve de la synthèse médiévale des arts, l'exemple, sacré, d'une méthode, absolue. — Parmi les intentions réfléchies qui me conduisirent dans les Flandres, fut, justement, celle d'y étudier cette harmonie d'autrefois, les Gothiques et Van Eyck...

Je ne savais pas qu'une possibilité s'y laisserait entrevoir — à un seul passant, il est vrai, mais qui sait? j'écris, c'est interroger, qu'on me réponde! — de donner, là même, au miraculeux Art Vital, primitif, une réplique, moderne.

Les qualités de l'Esprit belge m'ont arrêté. J'ai

regardé de près, songeant: S'il était permis, poètes, artistes, de faire ici notre devoir? Le livre, seul, perdu dans la cohue des livres, sali — avant d'être lisible — par la promiscuité symbolique des caractères d'imprimerie chauds encore d'ordures ou de sottises qu'ils durent signifier, le livre, tel que le voici, ne suffit plus, et le théâtre, tel que le voilà, est immonde... O! s'il était permis d'aborder fraternellement la foule, sans abdiquer la dignité essentielle, par le lyrique truchement de Fêtes où tous les arts s'allieraient pour la même joie, de Fêtes et de Cérémonies qui donneraient, la retrempant au flot pur du sens originel, à la vie un honneur, une valeur, une intensité, un puissant charme nouveau, et la développeraient ainsi par en haut, de la Beauté à la Beauté! — Songeant encore : Dire les Secrets — c'est : tournons-nous devers la Nature pensée; tenir le serment ancien — c'est : désigner par de la Joie et de la Beauté le mystère divin des phénomènes ordinaires...

Pour ces motifs, dans cette espérance, j'ai voulu étudier l'Esprit belge; premier chapitre, si une série de Psychologies de Peuples m'est conseillée par ma vie voyageuse.

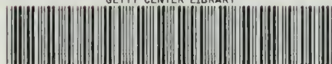
Mais — à tous risques j'y insiste pour que le lecteur belge m'accuse d'irrévérence pendant que le lecteur français me reprochera, j'y compte, d'avoir courtisé les Belges — le public désirable n'est point préparé ici plus qu'ailleurs. — Seulement, plus qu'ailleurs ici je vois, possibles, les éléments d'un tel public. Je souhaite, ardemment, qu'ils veuillent bien s'organiser.

C'est pourquoi je t'adjure, race d'accomplisseurs : renonce d'abord l'incompréhension volontaire. Regarde et écoute tes poètes, tes musiciens, tes sculpteurs, tes peintres — non pas comme de délicats et rares enfants dont l'emploi est rempli quand ils ont comblé les loisirs que te laissent la politique, la colombophilie et le commerce, — mais comme tes maîtres et tes initiateurs. Afin de les comprendre, afin d'être digne de les comprendre, deviens un être personnel et, te régissant selon les logiques relations de toutes tes activités — l'Esprit au centre et les Sentiments rayonnant du centre à la périphérie, où est la Sensation — élève-toi de l'assimilation de tout à la culture de tes différences. Plus encore : élève-toi de la jouissance du bien-être physique à la conception du bien-être moral. Alors tu seras prête à exaucer par un

magnifique exemple le vœu qui retentit — ah ! si ce siècle n'était pas sourd ! — dans çà et là tant de consciences éparses que, déjà et enfin s'il se produisait à la lumière, le pire des dangers, le seul que pour lui je redoute, serait le froid sourire entendu, désenchanteur, de snobs approuvant : « Je savais... » — Non ! ils ne savent pas, et que sauraient-ils ? Personne n'a parlé.

TABLE DES MATIÈRES




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00050 7414